

L'auditoire



LE JOURNAL DES ETUDIANT·E·S DE LAUSANNE DEPUIS 1982

POL/SOC

**L'AUDITOIRE,
VICTIME NAÏVE**

CAMPUS

**BOLOGNE,
15 ANS APRÈS**

CULTURE

**KING KONG
AU THEATRE**

DOSSIER

T'es pas mon genre

Le point sur la guerre des sexes, des théories et des hormones



Sur une idée de Jeanne Cuyve, montage réalisé par Julie Collet

Joe Pyne, présentateur et vétéran du Viêtnam, à Frank Zappa, musicien chevelu et farfelu dans *The Joe Pyne Show*, Los Angeles, 1975.



FAE

16
Des directives problématiques



SPORT

17
Les tests de féminité dans le sport de haut niveau

Rencontre avec Pascale Blattner



CULTURE

19
Rencontre avec Emilie Charriot

20
Tiphanie Bovay, comédienne

21
Chroniques Deluxe

18
AGENDA

22
C'EST ABSURDE!

23
C'EST VOUS QUI LE DITES

24
CHIEN MECHANT

DOSSIER

Théâtre, littérature, militantisme, politique, cinéma, université... En 2014, quel domaine scientifique ou social n'est pas concerné par la question du genre? Aucun puisque la société dans son ensemble a pris conscience qu'il était temps de transposer les multiples avancées et recherches sur le sujet en un

projet commun. A l'heure où les réactionnaires les fustigent, où les politiques tremblent devant quelques intellectuels aigris, les *gender studies*, les luttes *queer* et les revendications féministes progressent encore et toujours dans un combat contre l'injustice et les inégalités. *L'auditoire* en a fait son genre.

04
Rencontre avec Eléonore Lepinard et Pierre Lepori

09
Par le trou de la serrure

06
Le charabia du GENRE

10
Le sexisme dans la langue

Les insultes genrées

Suite du dossier sur le web
www.auditoire.ch/223

07
Féminisme, vilain mot

08
Initiatives: le peuple dit non au genre

Fête du slip



POL/SOC

11
Après la guerre, le retour d'un soldat à la vie civile

CAMPUS

13
Rapport de Bologne

Lettre ouverte à *Downfall*

14
Le campus en mai 68

12
Nos chroniques

15
Les hauts dignitaires chinois en HEC

L'AUDITOIRE
N° 223
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
ÉDITEUR FAE
E REDACTION@AUDITOIRE.CH
WWW.AUDITOIRE.CH
PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
SÉVERINE CHAVE, QUENTIN TONNERRE, JULIE COLLET,
LUCILE TONNERRE, JEANNE GUYE, FANNY UTTIGER,
LAURA GAGLIANTO, THIBAUD DUCRET, MARC VUJARIĆ,
NOÉMIE DESMEULES, OLIA MARINCEK, GAËLLE RAMET,
VALENTINE ZENKER, AUDREY BOVEY, BRUNO
PELLEGRINO, ÉLODIE MÜLLER, SOPHIE DESBIOLLES,
JEREMY BERTHOUD, KEVIN BUTHEY, KATHLEEN VITOR,
LAURA LOSE, MARIANA BUNDGAARD, STEFANO TORRES,
LAURÉANNE BADOUX

CORRECTIONS
GREGOIRE GONIN
PIERRE-ALAIN BLANC

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE
IMPRIMERIE SAINT PAUL

COMITÉ DE REDACTION
REDACTION EN CHEF
SÉVERINE CHAVE, THIBAUD
DUCRET
DOSSIER
QUENTIN TONNERRE
CAMPUS ET SPORT
LUCILE TONNERRE
POLITIQUE, SOCIÉTÉ
LAURA GAGLIANTO

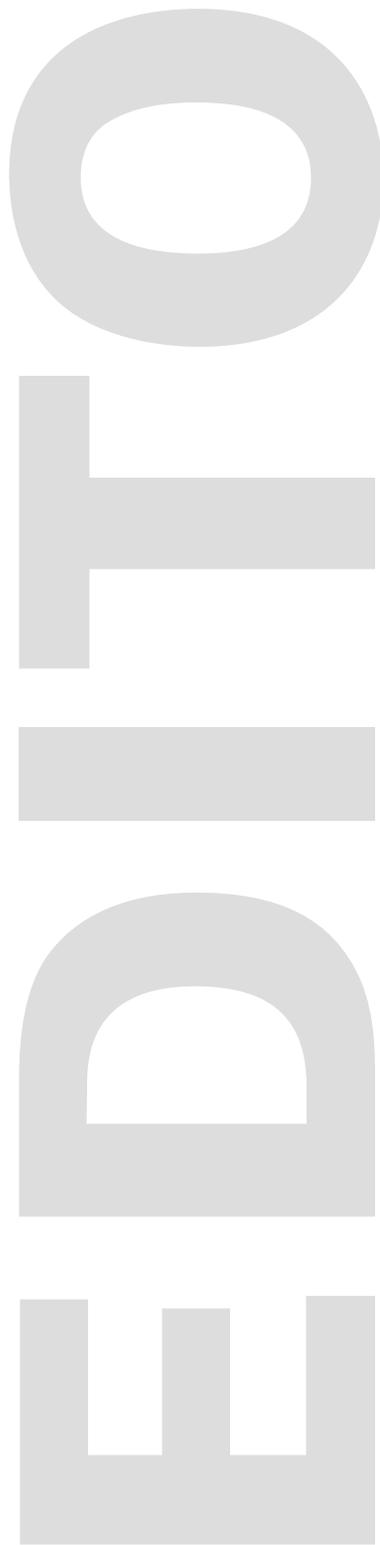
FAE
OLIA MARINCEK
CULTURE
JEANNE GUYE

WEB ET GRAPHISME
JULIE COLLET

Edit

La Direction a décidé, lundi 27 octobre, de retirer la directive 5.4 et d'ouvrir le dialogue pour atteindre «le but visé initialement», assurant ne jamais avoir voulu «porter atteinte à la liberté d'expression des membres de la communauté universitaire.» *L'auditoire* étant bouclé, nous vous demanderons d'en tenir compte à la lecture des articles en p. 3 et p. 16.

Sous les affiches, le béton



L'Anthropole était connu pour ça: ses longs couloirs aux murs recouverts d'affiches en tout genre, chacun rivalisant d'ingéniosité pour tenter de faire ressortir son événement parmi les autres. Il suffisait d'un coup d'œil aux deux premiers étages du bâtiment pour prendre conscience de la richesse de la vie culturelle, associative et politique du campus. De tout ça, il ne reste aujourd'hui que quelques résidus de scotch récalcitrant, et de la colle un peu grasse; traces grisâtres sur le béton nu. C'est à la fois sale, très moche et un peu triste.

A l'origine de ce retour en force de la grisaille, une directive intitulée «Affichage et activités promotionnelles sur le campus universitaire». En résumé, il y est question d'affichage, de démarchage, de distribution, de stands et de «manifestations promotionnelles». Elle concerne tout le monde, «entités tierces» et «collaborateurs et unités de l'Unil agissant hors d'un mandat spécifique de la Direction». L'affichage n'est donc désormais autorisé «que dans les emplacements dédiés à cet effet», et tout le reste est soumis à une «autorisation préalable».

De là découlent de nombreux problèmes et incohérences, liés notamment aux libertés d'expression, syndicales, associatives et politiques. Ils ont été soulevés par une multitude d'organisations, parmi lesquelles la Fédération des associations d'étudiants (FAE), l'Association du corps intermédiaire et des doctorant-e-s (ACIDUL), la section étudiante du syndicat SUD (SUD-EP), le Cercle étudiant La brèche ou encore la section concernée du Syndicat suisse des services publics (SSP-Hautes Ecoles). Et ils pèsent leurs mots, craignant notamment «la transformation de l'enseignement supérieur en universités-entreprises» (SUD-EP), le règne de «l'arbitraire», et d'un «climat de suspicion et de contrôle» (idem), la mise en péril du «lien fondamental que l'Unil doit entretenir avec la société, et [de] son devoir de formation à la citoyenneté et à la critique» (FAE et ACIDUL),



ou encore le «pouvoir qui veut contrôler l'institution universitaire» (La brèche).

Marc de Perrot, secrétaire général de l'Unil, a rapidement reconnu que la directive n'était peut-être pas idéale: «Ce texte suscite des incompréhensions. Nous avons probablement employé quelques formulations maladroites.» (*Le Temps*, 23.10) Une pétition, d'ailleurs hors-la-loi selon le texte, circule d'ores et déjà pour demander son retrait.

Pourquoi?

Tout cela semble toutefois un brin absurde. Du côté de l'Unil, on se justifie par «des exemples de débordements récents [...]: distribution de flyers pour des soirées qui n'existaient pas, conférence donnée par un scientifique douteux [...], affichage sur les arbres ou tracts laissés à l'abandon.» (*Le Temps*, 23.10).

Outre la faiblesse apparente de ces quelques arguments, un certain nombre d'éléments obscurs entourent la mise en place de cette décision. Pourquoi, alors que la directive est en vigueur depuis le 1er septembre, ne l'avoir appliquée que le 7 octobre, c'est-à-dire précisément le jour où SUD-EP lançait une campagne d'affichage?

Pourquoi n'avoir, dans un premier temps, ôté *que* les affiches du syndicat? Pourquoi, ensuite, n'appliquer ladite directive qu'au seul bâtiment de l'Anthropole? Pas besoin de vous faire un dessin: il était absolument évident que SUD-EP allait réagir au quart de tour et que les habitants de l'Anthropole seraient les plus prompts à la révolte. En clair, la direction n'aurait pas pu mieux s'y prendre pour créer la polémique. Il s'agit probablement d'une stratégie machiavélique, mais dont le but profond m'échappe encore.

Une stratégie machiavélique?

L'auditoire, pour sa part, aurait d'ailleurs pu faire un scandale: nous sommes en effet directement visés par la directive, qui interdit la distribution de toute «publication journalistique». Toutefois, n'étant pas de nature fondamentalement paranoïaques, nous continuerons à effectuer notre travail désormais criminel sans trop craindre la censure du pouvoir. Tout en suivant l'évolution du problème, bien évidemment: on ne va tout de même pas laisser béton... •

Séverine Chave



«La société marchande fait croire aux femmes qu'elles sont libres»

Rencontre avec **Eléonore Lépinard** et **Pierre Lepori**

Eléonore Lépinard est professeure à l'Université de Lausanne et responsable d'unité du Centre en études genre LIEGE. Fondateur d'*Hétérographe*, revue des homolittératures ou pas, Pierre Lepori est journaliste, écrivain et traducteur.

L'auditoire: Michel Onfray a dernièrement rappelé son aversion pour la «théorie du genre» qui, selon lui, suppose la négation de la biologie.

Eléonore Lépinard: Cela fait montre d'une méconnaissance assez importante du champ des études genre et du développement en sciences, de la biologie notamment, depuis les trente dernières années. Le débat sur ce qui nous est imparté par la nature et la culture n'a pas uniquement été lancé par les féministes, ni par les études genre. C'est une question que n'importe quel scientifique se pose.

Pierre Lepori: Tout ce groupe de philosophes réactionnaires français est complètement à côté de la plaque du point de vue historique. Ils ne prennent même pas en compte les avancées de l'anthropologie, de la sociologie du dernier siècle. Et pas juste la théorie du genre qui nous vient d'Amérique avec Judith Butler et consorts. Je ne sais pas si l'on peut considérer qu'il y a une théorie du genre puisque c'est un champ très vaste et très complexe qui touche à plusieurs domaines et qui s'articule différemment selon les pays: en Amérique, plus sur les facultés de philosophie et de littérature; en France, sur les facultés de sociologie et sur les études féministes. Ce mode de pensée a comme présupposés tout ce qui a été fait en anthropologie à partir de Marcel Mauss, puis dans la philosophie par Foucault et dans la sociologie par Bourdieu notamment.

Doit-on craindre, à l'avenir, un renforcement de ces mouvements réactionnaires?

PL.: J'ai vu très clairement un renforcement dans le champ des arts. Là, on a l'impression qu'il se développe quelque chose de très dangereux avec des expositions qui sont fermées, de la censure. On empêche



Eléonore Lépinard: «La base universitaire nous donne une expertise et une voix dans le débat public. C'est essentiel.»

même certains spectacles de se tenir. Le problème, ce n'est pas tant le développement de ces mouvements que leur médiatisation.

E.L.: On oublie chroniquement et naïvement qu'il y a une minorité agissante religieuse qui refuse certains paramètres de la sécularisation: en France, les journées de retrait de l'école; en Italie, les manifestations contre le droit à l'avortement. On peut aussi se dire que la virulence de cette opposition est à la mesure des changements qui ont été effectués. De la légitimité, de la reconnaissance que ces études-là ont gagnées à l'université et des changements sociaux qui ne sont pas acceptés dans toutes les franges de la société. Ce serait un manque de perspective historique de se dire que la censure

est pire qu'il y a quinze ans ou vingt ans.

Partagez-vous le constat selon lequel la surmédiatisation serait l'une des causes du développement spectaculaire des initiatives contre le genre?

E.L.: C'est clair qu'avec l'augmentation de la médiatisation, la rapidité de la réaction et de la mobilisation est augmentée. Par exemple, le mouvement «WomenAgainstFeminism» est typiquement viral. Ainsi, on peut s'afficher avec une pancarte, dire «je n'ai pas besoin du féminisme car mon copain me traite bien» et être entendu. Il y a quelque chose de l'ordre du post-féminisme et qui est propre à notre époque. De son côté, la résistance catholique-chrétienne

n'a pas fondamentalement changé de visage, plutôt de technique. Mais le post-féminisme est plus récent puisqu'il émerge dans les années 2000. La société marchande donne à croire aux jeunes femmes qu'elles peuvent tout avoir: se débrouiller elles-mêmes, être sexy, porter des talons hauts, avoir un emploi, bien gagner leur vie, mener leur vie sexuelle comme elles l'entendent. Qu'elles sont libres, en somme, et qu'elles n'ont plus besoin du féminisme. On doit s'interroger sur les productions culturelles que l'on offre aux jeunes femmes pour s'identifier. Et c'est peut-être justement dans la faiblesse de la production en termes de culture populaire que se joue le problème majeur.

Et qu'en est-il du débat sur le genre en Suisse?

E.L.: Je crois que ce sujet est moins controversé en Suisse. Il y a des initiatives, des réflexions. Dans le réseau lausannois de garderie par exemple, il y a une réflexion sur la question du sexisme. Mais pour l'instant, c'est apparemment très timide.

PL.: C'est assez timide comme toute la Suisse finalement. On est timide, mais aussi plus petit. Dans l'exemple des livres pour enfants, le seul vrai éditeur en Suisse romande, La Joie de lire, est une maison tout à fait ouverte qui publie des livres sans se soucier de faire peur aux parents. La Suisse a un système totalement différent de celui de la France ou de l'Italie, où les choses passent moins. On a la possibilité de faire une initiative populaire, un référendum. On ne va pas faire de grosse manifestation. Tout se passe dans le calme, ce qui ne veut pas dire que les choses avancent sans blocage. La revue *Hétérographe* est l'exemple même du blocage: à partir d'un certain moment, on a arrêté de nous donner de l'argent en arguant que l'on s'adressait à un public restreint et au demeurant averti. En clair, cela veut dire trois pédés qui plus est intellos, ou le contraire.

Dernièrement, l'Australie a inscrit un troisième genre sur les papiers d'identité. Bonne ou mauvaise solution?

E.L.: Cela nous montre que les systèmes politique et juridique australiens ne sont pas les mêmes que dans beaucoup de pays européens. Ce n'est pas parce que l'Australie est plus progressiste que la Suisse ou la France, c'est parce qu'ils ont des cours de justice qui ont un pouvoir important, une tradition de Common Law de droit de la personne et qu'ils prennent cela au sérieux. Des traditions qu'il n'y a pas dans beaucoup de pays qui ont hérité du Code civil et qui ont un autre type d'habitudes. Nous n'avons pas cette tradition juridique de défense des libertés individuelles. Juridiquement, ce genre de cas est inimaginable en France par exemple.

Mais est-ce réellement une solution que d'ajouter simplement une catégorie de plus?

PL.: C'est la question de sortir de tout binarisme, de toute assignation des personnes à des formes naturalisantes de leur identité. Il suffit de prendre l'anthropologie depuis la fin du XIX^e siècle pour voir que toutes les tentatives de naturaliser, d'essentialiser les catégories dans lesquelles on case l'humain, ne fonctionnent pas.

E.L.: Le problème c'est que ces catégories sont bien utiles lorsque l'on veut faire des politiques de redressement des inégalités. C'est comme quand Obama coche la case Afro-Américain alors que l'on sait tous qu'il est à la fois Afro-Américain par son père et Blanc par sa mère. C'était un signe politique, mais c'est aussi une manière de dire que l'on doit cocher la case ethnique parce que l'on a mis en place des politiques qui visent à redresser, donc à mesurer. On est là dans une problématique d'ingénierie sociale. Il y a toujours les deux versants de la médaille. Si l'on n'a plus aucune case, quels seront nos instruments de lutte? Quelle est la stratégie pour laquelle on opte?

Quel est le rôle de l'université dans l'évolution des mentalités en termes de genre?

E.L.: Je pense que l'université est fondamentale en ce sens. Si l'université n'avait pas été là et qu'il n'y avait pas eu d'institutionnalisation des études genre, on n'aurait pas eu un certain nombre d'avancées sur cette question. Le fait d'avoir institutionnalisé engendre certes des contraintes, mais cela permet aussi d'éviter le *backlash*, d'avoir des ressources institutionnelles pour être réactif et pour s'organiser. La base universitaire nous donne une expertise et une voix dans le débat public, et c'est absolument essentiel.

«Un public averti: trois pédés qui plus est intellos»

Il y a trente ans, certaines choses se faisaient plus dans un contexte de mouvement social. Aujourd'hui, ça se passe dans la salle de classe, car la société a changé. Nous ne sommes pas dans une période de forte mobilisation collective et de politisation de la jeunesse comme ce fut le cas il y a trente ou quarante ans. C'est donc d'autant plus crucial d'avoir des voix différentes à l'université et d'y exposer les étudiants. Mais ce n'est bien sûr pas suffisant. Particulièrement en Suisse, où seule l'élite accède à l'université.

Les journalistes parviennent-ils à assurer ce lien lacunaire entre l'université et le grand public?

PL.: Nos sociétés sont de moins en moins pyramidales, donc l'université n'est plus au-dessus et ne fait plus descendre son savoir vers la masse. Mais nous sommes dans une société plus proche du réseau entre

université, journalistes et monde de l'édition par exemple. Dans ce monde-là, qui fait moins la différence entre haut et bas, il faut que chaque élément assume ses responsabilités. Le vrai problème dans le monde du journalisme, c'est que très peu de gens assument leur position intellectuelle. Les professionnels du milieu ne se pensent pas comme des intellectuels. Du moment qu'ils doivent toucher à quelque chose de plus intellectuel ou s'inspirer de l'expertise des universitaires, il y a un blocage qui se crée. Pour que ces avancées circulent, il faut que les journalistes et les universitaires prennent leurs responsabilités. Le second en travaillant la pensée et le premier en étant réceptif à cette pensée ainsi qu'en étant lui-même penseur sur un autre niveau.

E.L.: Pour avoir pu observer le milieu journalistique français, j'ai pu constater qu'il y avait vraiment un problème de formation. Les journalistes faisant partie de l'élite, en France, sont tous formés plus ou moins aux mêmes endroits: l'école de journalisme de Sciences Po à Paris, et un peu celle de Lille. Le problème est qu'il y a des biais dans ce métier et qu'il faut donc leur mettre le nez sur le fait que les sujets consacrés aux femmes politiques ne sont actuellement pas traités de la même manière que ceux consacrés aux hommes. L'institutionnalisation des études genre doit toucher tous les domaines d'activité. L'autre partie du problème, c'est que faire du *gender-bashing* fait vendre: il est rassurant de redire les lieux communs et de remettre les femmes à leur place.

De son côté, le monde culturel a sérieusement pris la question en main.

PL.: La question de la performativité est revenue très fortement sur les scènes théâtrales internationales. Par exemple, dans la production des jeunes

créateurs qui sortent de la Manufacture ici à Lausanne, presque tous intègrent des questions liées au genre, à l'homosexualité ou à la sexualité plus généralement. Ce sont des thèmes qui sont très fortement présents, notamment parce qu'étant le lieu de la performativité le théâtre se croche facilement sur la grande question de la manière dont nous vivons l'identité: est-ce qu'on la vit parce qu'elle est inscrite en nous ou est-ce qu'on peut la performer, donc en changer les coordonnées, en faire quelque chose de nouveau? C'est toute la théorie de Judith Butler, de manière simplifiée. Je pense donc qu'il y a des développements dans le monde du théâtre. La vraie question, c'est celle des cultures populaires.

E.L.: C'est vrai que la culture populaire se résume d'une part dans la musique, elle aussi populaire, et d'autre part dans le cinéma. Certes, il y a des chanteuses comme Beyoncé qui se disent féministes. Mais dans ce cas-là, la frontière entre féminisme et post-féminisme est très fine, ténue et floue. Quant au cinéma, sans faire de généralités, on y joue beaucoup sur les codes traditionnels. On peut citer l'exemple du succès d'une série comme *Mad Men* dans laquelle on arrive à mythologiser les années 1950 alors que c'est l'une des pires pour les femmes américaines, période du maccarthysme, etc.

PL.: Il y a cette idée de Judith Butler qui dit qu'il ne faut pas chercher à mettre la marge au centre, mais plutôt relier les différents points de la marge qui proviennent chacun de différentes périphéries. Et c'est ce qui est en train de se passer avec les nouveaux médias. Ce n'est pas vrai que le *mainstream* est en train d'écraser la marge. Les marges sont en train de se réorganiser selon des systèmes tout à fait nouveaux et peut-être que cela débouchera sur quelque chose. •

Propos recueillis par
Quentin Tonnerre

Rencontre dé-genré-e: table ronde autour des *gender studies*

Le 1^{er} novembre, le Théâtre de l'Arsenic organise en collaboration avec *L'Auditoire* une table ronde autour des études genre. Seront présents: Emilie Charriot, metteuse en scène du spectacle *King Kong Théorie*; Pierre Lepori, journaliste, écrivain et fondateur de la revue *Hétérographe*; Charles-Antoine Courcoux et Valérie Cossy, professeurs et membres de la PlaGE (Plateforme genre) de l'Université de Lausanne; Patricia Roux, corédactrice responsable de *Nouvelles Questions Féministes*; Viviane Morey, directrice artistique du festival la Fête du slip. La discussion sera modérée par Quentin Tonnerre, membre du comité de *L'Auditoire*.

Programme de la journée du 1^{er} novembre au Théâtre de l'Arsenic

15h: Rencontre dé-genré-e dans le foyer de l'Arsenic
19h: *King Kong Théorie*, texte de Despentes, mise en scène Emilie Charriot
A l'issue de la représentation: vernissage du journal trimestriel *POV*

Le charabia du GENRE

Pour mieux comprendre ce que l'on entend par «genre» et autres termes *queer* pouvant laisser perplexe en raison de leur polysémie, voici un lexique non-exhaustif pour y voir un peu plus clair.

Genre, n.m. du latin *genus*, *genēris*, de l'anglais *gender*. Le terme *gender* apparaît dans les années 1970, en réponse aux présupposés naturalistes véhiculés par le terme «sexe». En s'opposant à ce dernier, le genre revendique l'idée de construction sociale de l'identité sexuelle, soulignant son caractère performatif: «On ne naît pas femme, on le devient.» Mais surtout, le genre définit les rapports sociaux de sexe à l'origine des inégalités sexuées. Aujourd'hui, il est devenu primordial dans l'explication des représentations du masculin et du féminin. Les études genre, en sciences sociales, visent à expliquer socialement et non pas naturellement l'origine des inégalités entre les catégories de sexe.

Trans-, préfixe: transsexuel, transgenre, et même d'autres variantes comme intersexe; ils sont nombreux et nous laissent parfois confus quant à leur sens. De manière générale, la transsexualité désigne le conflit entre le corps (sexe) et l'identité sexuelle (genre) d'une personne, pouvant l'amener à changer de sexe. La définition de «transgenre», elle, varie et rejoint parfois celle de la transsexualité, mais elle désigne souvent des personnes ne souhaitant pas se définir au sein des deux catégories sur lesquelles se fondent nos sociétés. Quant à transsexué, ou plus couramment intersexe, il s'agit de personnes qui présentent une ambiguïté biologique ne permettant pas d'attribuer sexuellement leurs organes génitaux.

LGBT, abréviation de *Lesbienne*, *LGay*, *Bisexuel*, *Trans*: ayant trait aux sexualités multiples. «Lesbienne» et «gay» désignent respectivement l'homosexualité entre personnes de sexe féminin, et celle entre personnes de sexe masculin. La bisexualité désigne l'attraction d'une personne tant pour le même sexe que pour le sexe opposé. En dernier, la transsexualité, a été définie plus haut. De la même manière que pour les femmes, on parle aujourd'hui de lutte pour les droits des personnes LGBT. D'une part, pour la reconnaissance des droits des couples homosexuels au même titre que les couples hétéro et, d'autre part, pour la liberté de changer de sexe ou de genre ou de ne pas se définir au sein de cette binarité.

Queer (anglais) : en anglais, le terme de *queer* regroupe les sexualités évoquées ci-dessus. A l'origine, le terme signifiait «étrange, anormal», avant d'acquiescer une connotation sexuelle au XX^e siècle. Il définit alors tout ce qui ne correspond pas à la norme sexuelle dominante: l'hétérosexualité. A partir des années 1970, les minorités concernées se réapproprient le terme et s'autoproclament *queer* dans une lutte pour la visibilité et la dénonciation des inégalités, au nom des LGBT et intersexes. •

Kathleen Vitor

Les insultes genrées

De la «langue de pute» à la «dose de pédé», les multiples injures que nous proférons ne révèlent pas seulement l'étroitesse de notre vocabulaire, mais bien celle de notre esprit. Aux amis des lettres ordurières genrées.

S'il est communément admis que nous proférons de multiples injures et autres gros mots lorsque notre prochain se comporte de façon incivile, le genre desdites insultes n'est que très rarement pris en compte.

Nos amies les putes

Lorsque d'aucuns traitent leurs petits camarades de putes alors que ceux-ci sont des hommes, ces derniers n'ont sans doute pas pris en compte l'aspect totalement partiel et genré de leur sortie. Traiter un homme de pute, c'est le traiter de quoi au juste? Le traiter de prostitué, de personne mal intentionnée ou juste de faire une *pop reference* à deux ronds? Probablement aucun des trois. Et traiter une femme de pute alors qu'elle ne vend manifestement pas son corps au coin de la rue, ça veut dire quoi? La réponse est laissée au lecteur éclairé.

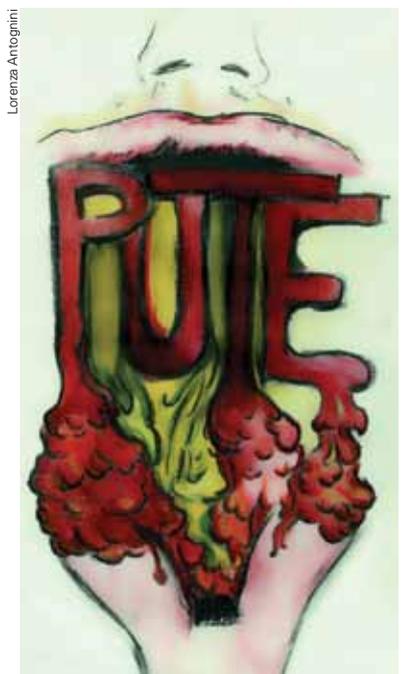
Nos grands pédés

En parlant de minorités en mal d'image, les homosexuels sont constamment la cible des quolibets les plus mesquins. Que celui qui n'a jamais raillé son voisin de table peu enclin à la bouteille de se servir une «dose de pédé» balance la première pierre. Mais de la dose de pédé à celle de fillette, la barrière de l'ignorance et de la bêtise est mince. Si la première insulte offense une communauté qui n'a rien demandé, la seconde remonte encore plus loin dans notre enfance avec cette fameuse phrase que bon nombre de petits garçons auront sûrement entendue: «Oh, tu vas pas pleurer, t'es pas une fillette!» Fait intéressant, la dose de fillette apparaît souvent comme l'alternative politiquement correcte à celle de pédé. Nous serions donc plus corrects en traitant quelqu'un de petite fille, prétendument faible, qu'en le traitant d'homosexuel.

Ces salopes de bonnes femmes

Alors que James Bond est un bourreau des cœurs au compteur quasiment hors-norme en matière de conquêtes, les femmes, elles, n'ont qu'à bien se tenir. Toutes libérées qu'elles soient, qu'elles ne s'avisent surtout pas de se laisser aller à leurs pulsions charnelles car la société, et son arme la plus farouche – la langue – sont là pour l'attendre au tournant. La salope est donc une femme débauchée. Plus pour longtemps car la langue de Shakespeare nous devance en matière de *politically correct* et introduit le terme «manwhore», salope masculine. Après avoir admiré de quelle manière la langue nous aide à mettre, non pas Paris en bouteille, mais nos semblables dans des cases, *L'auditoire* n'a plus qu'à vous souhaiter une bonne lecture... bande de cons! •

Laura Giaquinto



Féminisme, ce vilain mot

Selon ses détracteurs les plus extrémistes, le féminisme serait devenu une idéologie agressive, portée par de vieilles filles frustrées. Voire mal baisées. Eclairage autour de ces poncifs légèrement caricaturaux.

Alors que dans la sphère professionnelle les luttes pour l'égalité entre hommes et femmes battent leur plein, le constat est clair: le féminisme recueille une cote d'impopularité record. Sur la plate-forme Tumblr, le blog «WomenAgainstFeminism» propose les portraits de jeunes femmes revendiquant les raisons qui les opposent au mouvement féministe.

Ainsi, une inconnue vêtue de rose proclame-t-elle fièrement: *«I reject modern feminism because I am not a victim of society. I do not need to be protected, I need to be partnered. We can do more good in this world united than disjointed.»*

«I do not need to be protected, I need to be partnered»

Une réaction loin d'être isolée, à tel point que d'anciennes activistes en viennent à affirmer que le féminisme d'aujourd'hui dessert la parité. Pourquoi le féminisme est-il devenu ce «vilain mot» que l'on n'ose prononcer? Le mystère est de taille.

Il ne faut pas pousser mémé dans les orties...

«Les femmes ne sont pas des victimes, ni les hommes des bourreaux», «l'homme n'est pas le complément négatif de la femme», «le féminisme, une idéologie agressive à tendance vengeresse qui ne fait qu'accroître les conflits entre hommes et femmes», etc. etc.

Voici un florilège non exhaustif des arguments antiféministes les plus récurrents. Le féminisme moderne donnerait donc dans l'exagération et aurait perdu toute crédibilité. Il est vrai que les attaques contre la galanterie, la dragage ou même les sigles séparant

les toilettes des femmes de celles des hommes ne semblent pas être des étapes décisives dans la lutte pour l'égalité des sexes.

La suppression de la case «mademoiselle» dans les formulaires administratifs est également sujette à controverse, particulièrement chez nos voisins français. D'après Nadia Lamamra, responsable de recherche à l'Institut fédéral des hautes études en formation professionnelle et militante féministe, «par le biais du dénominateur "mademoiselle", les initiés s'attaquent à l'héritage symbolique selon lequel il serait primordial de savoir si une femme est disponible comme épouse. Puisque la tradition, dans un rapport de domination masculine, veut que la femme soit obligatoirement à quelqu'un ou à placer.»

Quant à savoir pourquoi le féminisme revêt une image si négative, la spécialiste évoque plusieurs facteurs. D'abord, les revendications féministes sont trop souvent assimilées à «un combat contre les hommes», une confusion qui ne ferait qu'alimenter le débat. Le féminisme se définirait davantage comme «une lutte pour les droits des femmes et une amélioration des rapports sociaux de sexe».

Ensuite, la jeunesse d'aujourd'hui n'a pas connu les combats des générations précédentes et ne se trouve que peu concernée, alors même que les évolutions en faveur de la cause féminine sont relativement récentes. Rappelons qu'en Suisse, le suffrage féminin n'a été officiellement établi qu'en 1971!

A chaque époque ses combats

«Les jeunes femmes qui sont maintenant à l'école secondaire grandissent dans l'illusion que l'égalité "c'est bon", jusqu'à ce qu'elles soient confrontées au monde du travail, où généralement elles déchantent très rapidement», détaille la scientifique.

Kathleen Victor



Bien entendu, le quotidien de la femme moderne est bien différent de celui de la ménagère du siècle passé. La chercheuse distingue cependant deux enjeux majeurs du féminisme actuel. «Premièrement, il s'agit de continuer à avancer dans un environnement qui considère que l'égalité a été atteinte.» Contrairement à la croyance populaire, la tâche est loin d'être achevée, notamment au niveau professionnel, ce que démontrent les statistiques.

«Dans un second temps, il est nécessaire d'éviter que les progrès effectués ne soient systématiquement remis en cause.» A titre d'exemple, le «régime du délai», permettant à la femme d'interrompre une grossesse non désirée durant les douze premières semaines suivant la conception, a été introduit en Suisse en 2002. Une avancée non négligeable, qui fait d'ores et déjà face à des attaques, telles que l'initiative contre le remboursement de l'IVG, refusée par le peuple lors des votations du 9 février.

Et les hommes dans tout ça? L'égalité tant rêvée ne peut être atteinte sans une collaboration active de la gent masculine. Sur ce point, la réponse de Nadia Lamamra est sans équivoque: «Il y a un processus à effectuer du côté des hommes, qui doivent s'émanciper du modèle normatif de la masculinité et s'extirper de la position de dominant qui leur est assignée.»

Les hommes doivent s'émanciper du modèle normatif

Comme quoi, les femmes ne sont pas les seules victimes du catalogue des genres. Dans l'imaginaire collectif, un homme se doit d'être viril. Précisons tout de même que si ces dames portent désormais le pantalon, le sexe masculin n'a pas encore adopté la robe. •

Initiatives: le peuple dit non au genre

Les initiatives populaires traitant de la question du genre ponctuent régulièrement le paysage politique suisse. Elles sont cependant systématiquement écartées d'un revers de la main par les citoyens. Rétrospective d'un chemin de croix.

Rejetée. C'est le mot qui accompagne invariablement les initiatives populaires abordant de près ou de loin la question du genre. Certaines échouent au stade de la récolte de signatures, tandis que les survivantes sont achevées par les votations populaires. Electorat masculin effrayé par la montée du féminisme? Extrémisme des demandes des initiants? Conservatisme ou, au contraire, progressisme trop prononcé? Les raisons du refus de ces initiatives sont variées et encore floues.

L'avortement, au centre des (dés-) accords

Sujet largement controversé, l'avortement occupe une place importante

dans l'arène de la démocratie directe suisse. En 1977, le peuple suisse s'oppose à un premier texte à ce propos. Déposée par l'Union suisse pour décriminaliser l'avortement, l'initiative populaire «Solution du délai pour l'avortement» est refusée par 51,7% des voix. Elle entendait autoriser l'avortement, mais seulement s'il était pratiqué dans les 12 premières semaines de grossesse, par un médecin et avec le consentement de la femme, et fut finalement entérinée en 2002. Par la suite, les opposants à l'avortement déposeront trois initiatives populaires, en 1985, en 2002 et en 2014. Toutes seront rejetées par le peuple.

C'est ensuite au tour de l'initiative «Pour une représentation équitable

des femmes dans les autorités fédérales», en 2000, d'être passée à tabac. Ce texte prévoyait d'instaurer des quotas, notamment au sein du Conseil fédéral, dont 3 membres au moins sur 7 devraient être des femmes. 82% des citoyens s'y opposent.

Un fossé entre théorie et pratique

«Cet exemple illustre le fossé entre des discours prônant l'égalité et sa mise en oeuvre dans les faits, commente Caroline Dayer, chercheuse à l'Université de Genève et auteure de deux ouvrages sur les questions de genre. Lorsque des pas s'effectuent vers l'équité, il est récurrent de constater des résistances de la part des garants de l'ordre inégalitaire.»

Dans un autre registre, l'initiative populaire fédérale «Initiative pour les familles: déductions fiscales aussi pour les parents qui gardent eux-mêmes leurs enfants» est également refusée en 2014.

«Des résistances de la part des garants de l'ordre inégalitaire»

Le panel des initiatives rejetées est large: on constate qu'elles trouvent leur origine aussi bien dans les milieux conservateurs que progressistes. •

Laura Lose

De la Fête du slip à *King Kong Théorie*

Viviane Morey est co-fondatrice et directrice de la Fête du slip, festival pluridisciplinaire sur le genre et les sexualités. Elle revient pour nous sur *King Kong Théorie*, essai de Virginie Despentes adapté sur les planches par Emilie Charriot.

Depuis 2012, Viviane Morey co-organise la Fête du slip. Le festival lausannois se définit comme un événement sexe-positif, s'intéressant au genre, aux sexualités et aux orientations sexuelles. Par le biais d'un manifeste rédigé de manière à préciser ses objectifs et sa raison d'être, la Fête du slip revendique également une approche pluridisciplinaire alliant entre autres cinéma, arts de la table et conférences. En 2014, ce sont 3000 visiteurs qui ont assisté à la manifestation. En marge de l'événement, la première édition de *POV*, journal trimestriel et rattaché à la Fête du slip, sera présentée le 1^{er} novembre.

L'auditoire et le Théâtre de l'Arsenic ont convié Viviane Morey, ainsi que cinq autres intervenants, à une table ronde sur les *gender studies*. Emilie Charriot, metteuse en scène du spectacle *King*

Kong Théorie adapté de l'essai éponyme de Virginie Despentes, a elle aussi été invitée à cette discussion. L'oeuvre de Virginie Despentes interpelle le rôle de la femme et de l'homme dans le système patriarcal, questionne le viol, la prostitution et la pornographie, s'interroge sur les normes dominantes en matière de sexualité et fait appel à notre sens critique face à ce qui nous paraît naturel. Dans la brève interview qui suit, Viviane Morey décrypte les liens qui relient la Fête du slip et ce «manifeste pour un nouveau féminisme»:

Despentes a connu la prostitution et affirme que l'aspect dégradant conféré à ce métier sert surtout à garder les femmes soumises au pouvoir masculin.

Viviane Morey: Le travail sexuel, c'est du travail. C'est l'article 10 de notre Manifeste. Pour nous, comme pour

Despentes, il s'agit du regard méprisant de la société qui rend le travail dégradant ainsi que les lieux où les travailleurs et les travailleuses doivent le pratiquer.

L'auteure parle du «fantasme du viol» qui serait partagé par une grande partie des femmes et serait une actualisation de leur rôle dominé dans le monde.

V. M.: On peut le voir comme ça mais je relie cette idée à ce que dit Duncan Kennedy dans *Sexy Dressing*: les relations sexuelles – les fantasmes – peuvent donner lieu à un plaisir intense et ce plaisir peut produire des effets libérateurs, par la réappropriation, la déformation et la redistribution consciente et subversive d'éléments de pouvoir pour le plaisir, qui vont être ensuite combinés avec d'autres dimensions de l'expérience.

Virginie Despentes parle de son expérience du viol et met en lumière le regard souvent porté sur ce sujet: un traumatisme récurrent dont on ne peut se remettre.

V. M.: C'est ce qui est exprimé dans l'expression «société du viol»: cette idée que c'est aux femmes de se défendre, de ne pas se mettre en avant seule pour se prémunir du viol – comme s'il n'y avait que les femmes qu'on violait. Point numéro 6 du Manifeste de la FDS: «Tous les choix vestimentaires sont valables, le reste est une question de goût et d'esthétique. Il n'y a aucune façon de se vêtir, ni encore moins un degré d'absence de vêtements qui n'exprime d'une quelconque manière un consentement implicite.» •

Marina Bundgaard

Par le trou de la serrure

Représentation consciente ou lapsus involontaire, les films nous parlent de notre perception des problématiques de genre. Avant d'explorer plus en détail les possibilités de lecture que nous proposent diverses fictions, retour sur l'origine des études genre au cinéma et sur quelques considérations actuelles.

S'il est un art révélateur des représentations genrées, c'est bien le septième. Comme l'explique Charles-Antoine Courcoux, MER en histoire et esthétique du cinéma et membre de la Plateforme Genre (PlaGe) à l'Unil, «en raison de sa dimension sociale et de sa popularité, le cinéma est un espace très propice à la production et à la reproduction des normes de genre. Les films forgent nos perceptions et nos représentations sociales alors qu'ils sont aussi informés par celles-ci. Il s'agit donc d'un champ d'étude privilégié de la construction de ces normes et des rapports de pouvoir qui les fondent.»

A l'heure où, par chez nous, les héros troublés de *La vie d'Adèle* ou du dernier Xavier Dolan récoltent autant d'entrées que les réacs fans de tuning et leurs pépètes en bikini à l'affiche du énième *Fast & Furious*, que nous dit alors le cinéma sur nos constructions identitaires?

Une question de regard

Paru en 1975 à la suite de la seconde vague féministe, l'article de Laura Mulvey *Visual Pleasure and Narrative Cinema* est considéré comme le point de départ des réflexions sur le genre au cinéma. «Mulvey analyse le cinéma dominant à partir du concept de «scopophilie», c'est-à-dire le plaisir de regarder, et montre que ce cinéma tend à distribuer les regards de manière asymétrique: le personnage masculin serait la plupart du temps le sujet désirant et regardant tandis que le personnage féminin serait l'objet désiré et regardé.»

Charles-Antoine Courcoux souligne également l'aspect problématique de cette thèse quant à son rapport au public féminin: «Cela implique que la spectatrice est soit dans un rapport masochiste au film, quand elle s'identifie au personnage féminin objectifié, soit dans un rapport travesti, quand elle adopte le point de vue du personnage masculin. Ce qui rend évidemment la position de la spectatrice et le plaisir qu'elle éprouve problématiques aux yeux des études féministes.»



«Sandra Bullock dans *Gravity*: sujet regardant ou objet regardé?»

L'article a ainsi été contesté, discuté, amorçant une réflexion plus large sur la question du genre au cinéma.

Les hommes qui n'aimaient pas les femmes

Encore aujourd'hui, de nombreuses études pointent du doigt le sexisme prégnant des productions populaires. Récemment, la New York Film Academy a analysé les cinq cents films les plus vus aux Etats-Unis entre 2007 et 2012, aboutissant à quelques statistiques peu reluisantes: dans ce corpus, 10,7% des films seulement comprennent autant de figures féminines que masculines, seuls 30,8% des personnages ayant du texte sont des femmes, et un tiers des femmes présentes à l'écran le sont nues ou très peu vêtues.

De même, depuis maintenant une année, certains cinémas suédois soumettent les nouvelles sorties au test de Bechdel, qui évalue le degré de sexisme d'une fiction selon trois critères: le récit doit comprendre au moins deux personnages féminins nommés, qui ont un dialogue en commun et dont la discussion porte sur autre chose que les hommes. Nombre des derniers gros succès échouent au test, de même que la plupart des grandes sagas populaires d'antan, tels *Star Wars* ou *Le Seigneur des anneaux*.

Apparences

En réalité, il convient de nuancer le résultat de ces études: si elles sont un bon indicateur de la présence féminine dans une fiction, elles négligent en revanche la manière dont celle-ci s'insère dans la narration. La quantité ne fait pas le traitement, tenter de «calculer» le discours d'un film est donc aussi absurde que l'idée des quotas en général.

Le test de Bechdel révèle ainsi bien vite ses limites lorsque l'on voit qu'il recale un film comme *Gravity* pour la simple raison que son héroïne esseulée ne croise aucune femme dans sa dérive spatiale. En appliquant des méthodes rationalistes à un champ d'étude qui par essence dépasse les simples considérations mathématiques, on passe à côté d'informations peut-être capitales mais plus subtiles que celles, évidentes et possiblement caricaturales, que l'on retient.

C'est ainsi que, souvent, lorsqu'il s'agit d'évoquer les femmes cinéastes, sont plus volontiers cités les noms d'artistes ouvertement féministes (Chantal Akerman, Agnès Varda), plutôt que celles ayant opté pour l'entrisme et œuvrant avec talent dans des genres considérés comme masculins (Kathryn Bigelow, Debra Hill).

Si l'on ne peut nier que le cinéma dominant reste encore largement construit sur le modèle patriarcal, tant dans ses fictions que dans son industrie, il a néanmoins toujours su proposer des alternatives qu'il ne tient qu'au public de reconnaître et d'encourager.

Le cinéma dominant a toujours su proposer des alternatives

Charles-Antoine Courcoux fait ainsi remarquer que «la fécondité de lectures à rebrousse-poil a été bien démontrée par les travaux conduits à la jonction entre études filmiques et queer, et cela même dans le cas de films célèbres comme *Le Magicien d'Oz* ou *Citizen Kane*, qui ont tous les deux fait l'objet d'analyses queer convaincantes.» Ainsi, en regardant bien, il est possible de trouver des représentations «hors normes» même là où on ne le soupçonnerait pas. •

Thibaud Ducret



Complément sur le web!

Le sexisme, parlons-en, parlons-le

Lorsque l'on écrit en français, il est une question qu'il faut résoudre: la féminisation. Des rédacteurs? Mais non, du langage, bien sûr. Qui est trop aveugle pour ne pas voir tout ce qu'il y a de sexiste dans la langue française, tant dans l'usage que la grammaire? Tour d'horizon.

Malgré l'intention louable de la féminisation, la presse est bien souvent réticente à son application. La plupart des médias refusent les solutions typographiques, consistant par exemple à mettre le féminin entre parenthèses (une pratique tout aussi sexiste, finalement) ou entre traits d'union, estimées simplement «moches» sur le papier. Effectivement, cela va à l'encontre des tentatives d'écrire les nombres en toutes lettres pour limiter les caractères spéciaux, quand la place le permet – les journalistes tiennent à rester littéraires. Il ne reste qu'une solution imparfaite, parfois lourde à la lecture, consistant à désigner les groupes masculins et féminins explicitement, lorsqu'il n'existe pas de terme épïcène, c'est-à-dire neutre (ils sont rares en français). Cependant la rigueur est rarement au rendez-vous, et des écarts à la règle sont souvent commis, par omission ou par abandon, quand une phrase est compliquée ou quand la place manque cruellement; bref, la féminisation n'est pas la priorité de la presse. Ni celle de la population francophone de manière générale, qui estime bien souvent qu'il s'agit d'un débat secondaire. Il est pourtant nécessaire de se poser une fois la question.

Un peu d'histoire et de grammaire

Le neutre, en français, n'existe pas. La règle actuelle veut donc que le masculin occupe cette fonction, car il est manifestement le genre le plus noble, conformément à l'opinion de l'abbé Bouhours, prêtre jésuite et grammairien du XVII^e siècle, et à celle d'une pléthore de machos fossilisés et vivants. Mais il n'a pas toujours été ainsi. La domination du masculin dans la grammaire ne devient totale qu'au XVIII^e; avant cela, en ancien français, on admet volontiers la règle de la proximité, qui préconise l'accord de l'adjectif avec le dernier nom, potentiellement féminin.

Ça sonne bien, mais en fait non. De nouveau, nous nous heurtons ici à un conflit entre éthique et esthétique. La plupart des gens se refuseront à dire «le présentateur et les candidates

sont belles» ou n'apprécieront pas de l'entendre, parce que ça crée la confusion, que la règle et l'habitude priment sur la logique. Parce que la langue, c'est sacré, entend-on souvent. Un seul cours de linguistique française suffirait pourtant à convaincre de la constante évolution du langage – mais l'on admet les changements qu'une fois qu'ils sont entrés doucement et naturellement dans la norme. Le français ira-t-il vers une féminisation progressive de son usage? La chose est souhaitable, mais peu sûre.

Néologismes

Heureusement, nous pouvons lire de plus en plus souvent des nouvelles formes féminines de mots qui n'existaient qu'au masculin. Ainsi lit-on de plus en plus naturellement des néologismes de profession telle que «auteure», «professeure», «écrivaine» ou encore «metteuse en scène». L'exercice est plus compliqué avec des mots comme «médecin», parce que la forme féminine change trop la prononciation ou désigne déjà quelque chose d'autre – on choisit par défaut dans ces cas-là de considérer la forme masculine comme épïcène, et de dire «une médecin». L'essentiel est que notre société contemporaine a prouvé, enfin, que ces métiers pouvaient être exercés par des femmes, et il est nécessaire que la langue s'adapte pour les désigner. L'absence de formes féminines est aujourd'hui communément considérée comme une aberration.

Mauvais réflexes

Aussi, pour ne pas parler le «français sexiste» doit-on se débarrasser de nos mauvais réflexes oraux, visant à annoncer que l'on va chez *le* dentiste, ou même chez *le* coiffeur, quand bien même les statistiques montrent de manière écrasante à quel point les hommes sont minoritaires dans ce domaine-là. Sans nous en rendre compte et même en s'affirmant en tant que féministe, on s'attend à trouver un homme à la tête d'une entreprise, et on est surpris (agréablement souvent, mais surpris quand même)



Culte machiste: hommage à Dominique Bouhours et lecture du Bescherelle (photomontage).

lorsqu'il s'agit d'une femme. On s'enthousiasme des femmes haut placées parce qu'on les considère comme des exceptions, des exemples qui n'ont pas suivi les schémas traditionnels. L'étape suivante sera franchie lorsque la parité statistique sera atteinte, et que nous nous serons débarrassés de nos a priori. Cela ne se fera pas sans l'aide du langage, qui doit cesser d'accorder spontanément «scientifique» et «président» au masculin lorsque l'on ne veut désigner personne en particulier, de même qu'il doit cesser d'accorder «secrétaire» et «infirmière» au féminin. Ce travail simple mais contre-intuitif commence par la prise de conscience de ces énonciations malheureuses.

En font partie la multitude d'insultes et de jurons grossiers que notre langue comporte, et que nous utilisons innocemment presque tous les jours, comme «putain» et «con», tous deux misogynes. Rendez-vous à la page 6 pour d'autres exemples. Le mouvement féministe *slutwalk* a choisi de se réapproprié un terme péjoratif en se revendiquant «salopes», afin de déjouer la signification insultante du mot et affirmer la légitimité des femmes à agir de la manière qui pousse les autres à les traiter de salopes (épanouissement sexuel, port de jupes courtes, etc.) Mais ce renversement du langage est controversé et débattu dans les milieux féministes, à l'instar des

questions touchant à la prostitution ou la pornographie.

La norme, intouchable

Si cet article ne présente pas la totalité des solutions envisageables (jamais parfaites), il aura servi à mettre le doigt là où la norme peut poser problème. Mais il semble que celle-ci pose moins problème que la simple idée de la modifier; en sont témoins les refus multiples de l'Académie française, et plus vulgairement, les commentaires aux articles sur la question que l'on peut lire sur Internet, même hébergés par un site féministe comme Madmoizelle. («Changer la grammaire au nom du féminisme! On atteint des sommets!», «Ces forcenées de la féminisation à tout prix vont en faire un parler laid à l'oreille», «Avant de s'amuser à modifier une règle soi-disant sexiste, vaut mieux d'abord s'attaquer à des problèmes de fond!») La langue, assurément, reflète la culture dans laquelle elle est parlée. Mais si l'on tient pour vraie l'hypothèse de Sapir-Whorf, la langue, à sa manière, façonne les mentalités et la perception du monde. En attendant de pouvoir changer le français pour peut-être changer le monde, nous n'avons qu'à parler anglais, pas pour faire *cool* mais pour ne plus différencier les genres grammaticaux et dire «fuck!» au lieu de «putain!». •



Après la guerre

Julien (prénom d'emprunt), 43 ans, garde du corps résidant en Suisse et retraité des forces spéciales françaises, nous livre ses commentaires et ses impressions sur le retour à la vie civile des soldats engagés dans les forces spéciales.

En quelle année vous êtes-vous engagé dans le Commandement des opérations spéciales (COS)?

Je me suis engagé en 1993, trois ans après avoir intégré l'armée française. Depuis ma signature, j'ai visité une vingtaine de pays dont la Côte d'Ivoire, la République démocratique du Congo, l'Afghanistan ou l'Ex-Yougoslavie.

En quelle année avez-vous mis fin à votre contrat avec la France?

En 2010, pour des raisons politiques.

En quoi consiste votre métier de garde du corps?

Je suis engagé par diverses entreprises en tant que «contractor» pour des missions de protection, afin de protéger des chefs d'Etat dont le pays ne prend pas en charge la protection, ou alors des industriels.

Considérez-vous votre métier de garde du corps comme une continuité de votre ancien métier de soldat?

Non, la protection rapprochée, c'est la facilité. On se sert de notre formation militaire, mais c'est surtout de l'accompagnement, de la vigilance, de l'anticipation, de la préparation.

Comment décririez-vous le décalage que vous ressentez dans le monde civil depuis le retour de vos missions à l'étranger?

Dans un environnement où il y a du mouvement, du bruit, des perturbations sonores, des perturbations visuelles, on est assujéti à toutes sortes de pollutions. On est dans un état d'hyper-vigilance. Il est très compliqué de gérer le stress ambiant dans un environnement urbain. Il y a des bruits qui nous surprennent dans nos activités personnelles. Je vois des choses que

vous ne voyez pas, j'entends des choses que vous n'entendez pas. Je suis tout le temps sur mes gardes. Je considère que tout environnement est hostile.

Dans vos relations personnelles, est-ce qu'il y a aussi ce décalage avec votre formation militaire à l'école de Saint-Cyr?

Saint-Cyr est une école d'officiers comme il y en a plein d'autres à l'échelle planétaire. Ce qui est plus compliqué est le contenu des missions, que vous ne pouvez que difficilement partager en société. La plupart des gens parlent de leur travail, ce dont je ne peux pas vraiment parler. Il y a un décalage social évident. Notez que le militaire n'est pas forcément ce que l'on imagine. Ça n'a rien à voir avec l'état d'esprit Rambo. Si vous n'aimez pas foncièrement les Hommes avec un grand H, ce métier n'est pas pour vous.

Avez-vous bénéficié d'un soutien psychologique à la fin de vos obligations militaires?

Lorsque les symptômes liés au syndrome post-traumatique au combat apparaissent, vous ne dépendez plus de l'institution militaire. Vous êtes donc seul face à vos problèmes. C'est à vous de gérer votre retour à la vie civile, il n'y a pas d'accompagnement.

Quel est l'aspect le plus marquant de votre retour à la vie civile depuis 2010?

L'hypocrisie. Une fois revenu de l'enfer, il n'y a pas de réelle structure pour la réinsertion des soldats. L'égoïsme est également très fort. Après avoir mis sa vie au service de la communauté, observer le chacun pour soi ambiant est extrêmement rageant. •

Elodie Müller, Laura Giaquinto



Les zonards

Petite lettre à notre désormais-bien-connu-et-cher-ami de La Zone.ch, en réponse à son article «Des pièges de l'extrême droite: au tour de l'Auditoire» (sic).

Cher Downfall*,

Quel plaisir de découvrir, sous la fougue de ta vivace plume, que nous ne sommes que de «malheureux dupes»! Quelle belle preuve de ta mansuétude que de nous accorder le bienveillant statut d'«énièmes victimes, bien innocentes et aisément trompées par des enjeux qui [nous] dépassent»! (Et quelle tristesse cependant de nous considérer comme «le journal de l'Unil» alors même que tu prétends défendre les étudiants.) Un fait m'interpelle cependant: qu'il s'agisse des tweets déchaînés des antifas rageurs ou du produit de ta main inspirée, les attaques demeurèrent fixées sur

leur toile. Car personne, parmi ces courageux pseudonymes, n'a été traversé par l'idée de venir assister à cette fameuse conférence d'Etienne Chouard, cible de tous leurs efforts. Ils demeurent à jamais cachés derrière tous ces petits doigts haineux qui frappent le clavier avec force, les nerfs et l'urgence l'emportant de toute évidence sur le souci secondaire de l'orthographe et du style. Quelle déception de ne pas pouvoir mettre de visage sur ces *Morbacks Vénères*, *KomancheAntifa* et autres *Downfall* – notons au passage que tous ces braves gens n'ont pas peur des clichés. Eh oui! Naïfs que nous sommes! Alors qu'il est pourtant si simple de faire comme dans *James Bond* et de

diviser le monde en deux parties – les fascistes et les anti-fascistes –, nous avons osé croire en la liberté de parole, allant jusqu'à imaginer que l'université était le lieu du débat et de la discussion. Mais nous avons compris la leçon; désormais, nous n'inviterons plus à s'exprimer que ceux qui partagent nos idéaux. Et enfermons les autres, tiens, ce serait encore la meilleure solution pour que personne ne réitère l'erreur. Peut-être même qu'on pourrait la faire bosser pour des tâches d'intérêt public, toute cette racaille fasciste. Attends... Qui, entre celui qui «fréquente» les mauvaises personnes et celui qui aimerait que ses opposants ne soient plus conviés nulle part, mérite d'être taxé de

fasciste? Qui offre réellement «une tribune d'expression inestimable et bien utile» aux mauvaises personnes: ceux qui invitent des gens pour questionner leurs idées, ou ceux qui boycottent la venue de tout individu d'opinion opposée, refusant par là-même de le mettre en difficulté – et donc lui donnant raison malgré eux? Certes, parfois «le chemin vers l'enfer est pavé de bonnes intentions». Mais peut-être que l'escalier du paradis est carrelé de mauvaises... Pour ma part, je revendique l'athéisme. •

Séverine Chave

*Nom très bien connu de la rédaction. Mais on va faire comme si.



Sexons! La digue dentaire

Les pratiques orales de notre temps sous un dôme plastifié. Et la digue dentaire fut.

L'herpès génital, vous connaissez? C'est le truc chiant dont personne n'entend jamais parler jusqu'à ce que ça lui tombe dessus. Parce que oui, l'anodin et démocratisé «bouton de fièvre» peut se retrouver entre nos cuisses (ô joie)!



En bref, un vrai feu de forêt dans ton jean. Bonne nouvelle, la transmission du virus de l'herpès est évitable, grâce notamment au dispositif révolutionnaire et vraiment pas compliqué qu'est la digue dentaire.

En bref, un vrai feu de forêt dans ton jean

En clair, c'est un morceau de latex qui ressemble terriblement à un préservatif taillé en deux dans le sens de la longueur (avis aux amateurs de bricolage). Pour les moins débrouillards, on les trouve en vente dans certaines pharmacies.

Ça s'utilise comment?

Tout comme tu recouvrirais un reste de repas de midi avec du cellophane, il te suffit de placer ton carré de latex préalablement

lubrifié sur l'endroit dévolu (une vulve, un testicule, un anus, une oreille?) et de le maintenir tout au long de l'acte buccal. Une fois fini, on jette la chose (la digue, pas le partenaire) à la poubelle et la vie reprend son cours.

Le latex sous toutes ses formes continue d'éviter pas mal de tracas liés aux infections sexuellement transmissibles (on vous parlait de l'herpès, mais le VIH c'est pas non plus très drôle). Et on ne se le répètera jamais assez: mieux vaut prévenir que guérir! •

Gaëlle Ramet



Multilingue El «mechoneo»

En Chile, el tradicional «mechoneo» espera cada nuevo/va aspirante a la universidad.

El verbo chileno «mechonear», que significa «tirar del cabello de alguien», también es usado para referirse a una práctica de mayor escala: las novatadas de las universidades, conocidas por ser bastante particulares. En el mes de marzo, al comienzo del año académico, todo nuevo/va estudiante tiene que pasar por el tradicional «mechoneo», una serie de suplicios dirigida por los/las antiguos/guas. «Los peores son los de ingeniería y de medicina.», confiesa Carlos, ex alumno de ingeniería civil: «No se si seran mas inteligentes... En todo caso, se les ocurre cualquiera idea!»

«Se le confizca un zapato»

Todo comienza la segunda semana, cuando los/las antiguos/guas entran a clase: llegan de sorpresa en los

auditorios, bloquean las puertas (con el consentimiento del profesor, acostumbrado al ritual) y empiezan por cortar a tijerazos la ropa y el cabello de hombres y mujeres. Luego, los llevan en fila al patio donde está todo preparado: huevos, harina, pintura, verduras y otros productos, les seran lanzados uno a uno, algunos/nas arrastrandose sobre un plástico resbaloso, hasta una cabeza de cerdo que tienen que besar. A cada alumno/a se le confizca sus cosas de valor y un zapato, hasta que haya juntado una cierta cantidad de dinero, mendigando por las calles de la ciudad. Con la colecta se organiza una fiesta de bienvenida, borrando la frontera entre antiguos/guas y nuevos/vas estudiantes. •

Stefano Torres



A la main, au creux du coude, sur les épaules, en bandoulière...

Il est joli. Ou pratique. Rarement les deux. Encombrant, mais nécessaire. Il ponctue notre vie à la ville comme à l'Unil. Il, c'est le sac. Il, c'est une extension de nous-mêmes.

A l'Unil, chaque étudiant a son pendant en cuir ou en toile, quand il ne les cumule pas. Il faut dire que nos journées sont longues. On combine en 24 heures cours, bibliothèque – ces livres sont trop lourds –, sport, sortie en ville, etc. Alors notre sac se doit d'être grand, pratique, beau et si possible ne pas trop malmenier notre colonne vertébrale. En somme, on veut des sacs multifonctions pour coïncider avec une vie qui enchaîne les lieux et les actions. Et puis, il faut qu'ils résistent. Au poids du savoir, aux

portes du métro, à la pluie, à l'alcool, aux party mousques. Parce qu'on le traîne de lieu en lieu, de nuit en nuit, que l'on porte sa croix en séminaire ou que l'on baise-en-ville.

Que disent-ils de nous? Qu'on est plus sportif que fashionista – «tu es magnifique!» –, plus «swag» que pratique. Qu'on est un aventurier ou un explorateur paré à toutes les éventualités telle Dora. Mais, au fond, ne rêvons-nous pas tous de posséder le sac en perles d'Hermione Granger? Vous savez bien,

c'est ce sac qui combine une petite taille avec un espace intérieur sans limite. Parce que, parfois, un peu de magie ne ferait pas de mal à nos vies (et à nos dos!).

En attendant ce miracle, il n'en reste pas moins que nous avons l'embaras du choix. Il est loin le temps où Joey de *Friends* se promenait avec une besace et se faisait chamber parce que ce dernier ressemblait à un sac «féminin». C'était en 1999. Depuis, il y a eu l'avènement du sac à dos qui gomme la frontière entre les

genres, qui donne du style, qui est résolument dans l'esprit actuel de nos vies d'étudiants: *young, wild and...* mains libres. •

Julie Collet





Bologne: quinze ans après

Un rapport dévoilant l'état au niveau suisse de la réforme des universités a été publié. Quinze ans après, celle-ci fait-elle toujours battre les cœurs?

Bologne, ça vous dit quelque chose? C'est cet «Espace européen d'enseignement supérieur» mis en place il y a quinze ans par l'Union européenne et d'autres pays non membres. Il a pour but d'harmoniser les systèmes d'enseignement supérieur, c'est-à-dire les hautes écoles et les universités. Cette année, la Conférence des recteurs des universités suisses (CRUS) a publié le rapport final sur le projet de coordination du processus de Bologne en Suisse. Ce dernier ne fait pas un état des lieux complet de la réforme, mais dresse le bilan des thèmes qui ont occupé la CRUS de 2012 à 2014. Alors que deux programmes liés à ces accords, Erasmus et Horizon 2020, ont été suspendus cette année, les impacts de la révision sur les conditions d'études doivent être questionnés.

Harmonisation et flexibilisation

Le premier objectif de la CRUS a été d'appliquer plus ou moins le cadre européen de compétences, destiné à harmoniser les enseignements supérieurs dans les hautes écoles suisses. Plus, parce que le cadre national de qualifications, qu'utilisent les hautes écoles lors de l'élaboration de leurs programmes d'études, est inspiré du cadre européen. Moins, parce qu'un tel cadre se heurte à l'autonomie des universités suisses, alors que la diversité de l'offre d'études est, aujourd'hui, un enjeu crucial – qu'on ne voudrait nullement voir sacrifié sur l'autel de l'harmonisation des études supérieures. Selon Yannis Papadopoulos, professeur en faculté de SSP ayant connu l'avant et l'après Bologne, il n'est pas nécessaire d'exagérer l'impact de la réforme sur l'enseignement supérieur et sur l'autonomie des



L'auditoire 1031 en décembre 2009, occupé par la mobilisation estudiantine contestant les accords de Bologne.

universités. En Suisse particulièrement, «il y a une faible intervention des pouvoirs publics et chaque université forme un microcosme en soi», explique-t-il. La flexibilisation concernant la possibilité d'études à temps partiel a été un autre chantier qui a occupé la CRUS. Egalement à l'ordre du jour, l'individualisation des parcours d'études, tenant compte de la diversité des obligations et itinéraires de vie. Il est à noter que, selon une enquête de l'Office fédéral de la statistique (OFS), plus de sept étudiants sur dix ont une activité rémunérée parallèle à leurs études, dont la moitié pour gagner leur vie.

Le bachelor, et après?

Changer d'université lors du passage du bachelor au master, voire se tourner vers un autre domaine d'études, pourquoi pas, mais les embûches administratives sont souvent dissuasives. La CRUS s'est donc chargée de faciliter la vie des étudiantes et étudiants. Elle a

cherché à redéfinir le volume et le contenu des exigences supplémentaires (la validation de certains crédits) demandées par certaines universités, ainsi qu'à supprimer les obstacles administratifs inutiles et à améliorer l'information sur les possibilités de mobilité verticale.

Un regain d'intérêt pour les accords de Bologne

S'il est bien une problématique présente dans tous les esprits et les cœurs, c'est celle de l'employabilité après les études. Bien que ce terme déclenche une vague de sourcils froncés, il est plutôt compris aujourd'hui comme une notion de «pertinence professionnelle». Et vous serez ravis d'apprendre que les étudiants diplômés, contrairement au mythe, sont tout à fait «employables», selon une étude de l'OFS: cinq ans après la fin des

études, ces derniers occupent à 85% des postes exigeant un diplôme universitaire.

Quelles conditions d'études?

En 2013, l'OFS a également mené une recherche sur la qualité et les conditions d'études du point de vue des étudiants et étudiantes. L'évaluation générale de ces derniers est positive, trois quarts d'entre eux étant satisfaits tandis que 7% ne le sont pas du tout. On peut s'interroger sur ces résultats, alors qu'en automne 2009 éclatait une vague de manifestations étudiantes dans plusieurs pays signataires des accords de Bologne. De Vienne à Lausanne, en passant par Berlin, Rome et Barcelone, nombre d'étudiants et étudiantes s'étaient plaints de la perte de la liberté académique ainsi que de la libéralisation des universités dues aux accords de Bologne. Les récriminations portaient également sur certains appareils de la réforme, tels que les crédits ECTS et les modules (*L'auditoire* n°194, décembre 2009).

Aujourd'hui, la réforme du système universitaire est-elle communément acceptée, ou simplement passée à la trappe des préoccupations estudiantines? Les manifestations étudiantes en mars pour protester contre la suppression des programmes Erasmus et Horizon2020 montrent un regain d'intérêt pour les accords de Bologne et les possibilités qu'ils offrent. Les péripéties et rebondissements de ceux-ci, en Suisse et ailleurs, sont donc nombreux. Et l'acceptation en février de l'initiative sur l'immigration de masse leur a imprimé un tournant supplémentaire. •

Anarchitecture et révoltes

Le campus, avec ses bâtiments historiques, a aussi son histoire. L'idée de sa conception a baigné dans une période dite révolutionnaire peu commune. Petit retour sur le mythe de Mai 68: entre souvenir et légende.

Soudain, le nouvel étudiant est en Spleurs. Son métro arrive en retard et il a cours à l'Anthropole. Il se perd. Le bâtiment, construit en 1987, a été imaginé dès 1965: une période peu commune de soulèvements estudiantins. Aussi, une rumeur circule dans les couloirs de l'université de Lausanne: l'Anthropole aurait été conçu pour empêcher les étudiants de se réunir à l'intérieur en grand nombre. Les étudiants ont ainsi échappé à l'architecture panoptique, avec cependant un résultat plus subtil.

Un autre bruit court: celle de l'extériorisation de l'Université de Lausanne des murs de la ville, par crainte de débordement estudiantin. Benoît Frund, aujourd'hui vice-recteur, nous rassure: les trois mille étudiants de l'Unil ne risquaient pas de représenter une grande menace. Cependant, les communes qui accueillirent le campus ne souhaitaient pas de logements étudiants, cette fois par crainte de débordement. Grosso modo, on rassemble, mais pas trop.

L'expansion

Dans le contexte des Trente Glorieuses, la construction du campus de Dorigny répondait à une explosion économique, démographique et sociale qui se traduit notamment par une recrudescence de présence estudiantine sur les bancs de l'Université de Lausanne. Les étudiants de l'époque, pour la plupart conservateurs, n'afficheront généralement pas un caractère belluciste. Une poignée d'irréductibles sauront néanmoins faire parler d'eux, et cela depuis les années 1950 déjà. A tel point qu'il sera très rapidement interdit de faire de la propagande politique à l'université. En Mai 68, le rectorat instaura une commission de discipline et le Conseil d'Etat vaudois une commission secrète des troubles estudiantins. Le climat d'incertitudes que soulevait le mouvement contestataire fit germer l'idée d'une éventuelle rébellion lausannoise. En fin de compte, la vague de protestation s'arrêta sans écume: un drapeau vietcong entre les tours de la cathédrale, une grève dans le

Archives de L'auditoire



Palais de Rumine, quelques manifestations, mais peu voire pas de violence. Des étudiants sages, en somme.

Le souvenir

Aujourd'hui, la période de Mai 68 a pris l'allure d'un mythe dont l'écho des slogans sonne encore dans l'inconscient collectif. Elle aura fait place à un sursaut politique qui

tendra désormais vers davantage d'intégration sociétale, dont l'exemple le plus célèbre reste le vote des femmes au niveau fédéral en 1971. Alors, cette relative paix qu'a connue la Suisse n'en a pas moins laissé les élites politiques indifférentes. Auront-elle autant de chance la prochaine fois? •

Kevin Buthey

Et toi, tu dors où?

Malgré l'ouverture d'un complexe de chambres vers l'EPFL, le manque de logements bon marché touche un grand nombre d'universitaires. La crise immobilière (pour les non-initiés) ou une histoire humaine (pour les autres).

Oui, le problème est toujours là. Un problème de place, certes, mais aussi et essentiellement d'argent. Quant à ceux qui viennent de loin, connaissant peu le système suisse de manière générale, la situation pour eux est d'autant plus compliquée.

A la pêche au logement...

C'est le cas d'Anouk, étudiante de première année à l'université venue du Valais, qui cherche depuis plusieurs mois un appartement sur Lausanne. Durant l'été, elle a entrepris de nombreuses démarches: visites d'appartement, dépôt de nombreux dossiers et speed-dating avec les agences immobilières sur Lausanne (soit dix-huit en un

jour), pour un résultat peu concluant.

Et c'est encore sans compter les nombreux déplacements pour voir les appartements, les agences lui transmettant parfois des numéros de téléphone erronés à contacter... Difficile ainsi d'organiser une quelconque visite. Et, bien souvent, on lui disait très clairement que les appartements iraient en priorité aux familles et non aux étudiants, et encore moins aux indépendants.

Sans lâcher l'affaire

Toujours persévérante, elle s'est tout d'abord inscrite sur un groupe qui proposait diverses colocations, démarche qui n'a, malheureusement, pas porté ses fruits. Du côté des studios? Si le prix n'avait pas été aussi élevé... Quant

à ceux qui paraissent abordables, ils sont littéralement pris d'assaut. Sa dernière idée était de fonder sa propre colocation; mais il n'est pas sûr que le projet puisse être mené à terme.

«Du pistonnage ou de la chance; je n'ai eu ni l'un, ni l'autre»

De ce fait, Anouk vit provisoirement chez une cousine, les visites agrémentant quelque peu ses cours et les joies de sa vie d'étudiante. Hélas, «l'hiver immobilier» commence à pointer le bout de son nez et peu d'appartements

risquent de se libérer d'ici à la fin de l'année. Mais elle ne se laisse pourtant pas abattre: «C'est du pistonnage ou de la chance; je n'ai eu ni l'un, ni l'autre», glisse-t-elle, le sourire en coin.

Un problème permanent

Oui, le problème n'a pas changé; il entraîne chaque année à sa suite un cortège de petites histoires humaines qui se succèdent inlassablement les unes après les autres, telle celle d'Anouk. Mais viendra bien un jour où la question du logement étudiant trouvera enfin le repos... •

Jérémy Berthoud

Le Parti communiste chinois déboule à HEC

La Faculté HEC de l'Unil accueillera, pour les quatre prochaines années, de hauts fonctionnaires chinois parmi ses étudiants. La raison? Un projet de développement durable, environnemental et social, issu d'une collaboration entre la Suisse et la Chine.

Succédant à Saint-Gall, l'Unil accueillera ponctuellement et pour ces quatre prochaines années des délégations de hauts dignitaires du Parti communiste chinois, dans le cadre d'une formation continue: le *Sino-Swiss Management Training Program for Sustainable Development*. Cette dernière, soutenue par la Confédération, s'inscrit au sein d'un projet de la Direction du développement et de la coopération de la Confédération (DDC), proposant à la Chine une aide au développement. Isabelle Chappuis, directrice de l'*Executive Education HEC Lausanne*, en est la responsable. Le programme est effectif depuis vingt ans et est déjà passé par plusieurs universités. Du côté des études, l'on prévoit des cours d'éthique des affaires et de développement durable, avant tout social. Ainsi, le projet se révèle interfacultaire, collaborant avec les Facultés de géosciences et l'IDHEAP. La directrice du programme estime que «le fait que ce projet, certes géré par l'*Executive Education HEC*, soit interfacultaire, a certainement penché en [leur] faveur».

A l'origine: un fléau national

Le projet est unique, puisque toute autre démarche semblable a été annihilée. La mise en place du programme est due à la forte politique anti-corruption entreprise par le gouvernement chinois, dès l'accès de Xi Jinping à la présidence, en 2012. Un fléau découlant d'une traditionnelle culture du cadeau, laquelle s'est étendue au monde des affaires. Le pays s'est embourbé dans un cercle vicieux, emportant avec lui une grande majorité des fonctionnaires. En 2013, pas loin de 180'000 d'entre eux ont été condamnés. Un combat en apparence très efficace. Seulement, à y regarder de plus près, l'on remarque que les plus grosses affaires ont résolu, par la même occasion, d'importantes batailles politiques... C'est effectivement, selon Antoine Kernén, MER à

DES CHINOIS EN HEC POUR APPRENDRE "L'ÉTHIQUE DES AFFAIRES"



l'Unil et spécialiste de la Chine, une lutte politique mais qui, à l'heure actuelle, «a dépassé ce niveau-là, le pouvoir étant bien stable et assuré, pour être finalement une espèce de renouvellement de la force étatique à travers la lutte contre la corruption. C'est un procédé particulier, puisque c'est Xi Jinping, et non le droit, qui contrôle l'organisme de lutte contre la corruption. Cette démarche se situe à la fois au-dehors du parti et du système judiciaire.»

Problèmes d'éthique

Mais qu'avons-nous à gagner dans cette entreprise, financée «conjointement par la Confédération et par le gouvernement chinois à hauteur de 15 millions de francs, dont 7,5 millions pour l'Unil» (soit 1% du budget annuel du FNS), si l'on se réfère au communiqué officiel? Du côté de l'organisation, l'on exprime un gain en visibilité nationale et internationale

ainsi que «l'occasion d'apprendre énormément en travaillant avec la Chine, et de développer un savoir-faire dans le domaine des formations en développement durable». Cependant, certaines questions subsistent. Est-il éthique de dispenser un tel programme aux fonctionnaires d'un Etat tel que la Chine? Pourquoi ce pays en particulier? Quels avantages peut-on trouver dans l'investissement d'une somme si colossale, au-delà d'un quelconque prestige? Antoine Kernén insiste tout d'abord sur les progrès du pays ces dernières années. De plus, l'attitude affichée par la majorité des pays occidentaux semble être d'entretenir un commerce inévitable avec la Chine, sans compromettre ses propres valeurs éthiques. Notons cependant que si une diversité des origines sociales émerge au sein des participants au programme, celle des sexes est, sans surprise, loin d'être respectée. Seules trois femmes font partie des

quarante-cinq hauts dignitaires ayant pris part à la première session, qui a débuté fin octobre.

Les relations commerciales sino-suisse sont en outre particulièrement prolifiques, surtout après l'accord de libre-échange signé cette année. Notre expert le confirme: «L'exportation représente beaucoup, ce sont des relations économiquement importantes pour la Suisse. Pour la Chine aussi, un grand nombre de sièges d'entreprises chinoises sont basés en Suisse. Celle-ci offre un lieu d'atterrissage situé au centre de l'Europe sans en faire partie.» Selon lui, HEC pourrait espérer voir des portes s'ouvrir à des projets académiques au sein de la seconde puissance économique mondiale, comme le font déjà certaines grandes universités européennes. •



Nouvelles directives à l'Unil: quelles conséquences?

Cet automne, le décalage souvent évoqué entre la société et l'université se trouve renforcé par deux nouvelles directives de l'Université de Lausanne.

Celle qui attire le plus l'attention est la directive 5.4 «Affichage et activités promotionnelles sur le campus universitaire». Cette nouvelle réglementation trouve sa source dans un différend entre une association facultaire et un comité externe venant faire de la promotion pour une soirée à but lucratif. Suite à ce conflit, la Direction et l'Assemblée des délégué-e-s de la FAE ont chargé le bureau de rédiger une charte d'affichage. Celle-ci a été présentée à la direction qui, entretemps, a préféré recourir au service juridique de l'Unil pour régler la situation de manière élargie.

Si l'objectif initial était de fixer des règles d'affichage interdisant les contenus discriminatoires, cette directive soumet à l'aval de la direction autant les publicités commerciales que les manifestations politiques.

La directive de la direction 3.16, quant à elle, contraindra chaque faculté à mettre en place des examens d'entrée pour les personnes ne disposant pas d'une maturité académique, ce qui n'était pas obligatoire auparavant.

Notons aussi que le fait de «faciliter l'accès aux études» est le premier des 14 objectifs du plan d'intentions de la direction pour son mandat 2012-2016. Les raisons invoquées pour cette ouverture au «commun des mortels»¹ sont la nécessité de combler la pénurie de personnel hautement formé et la «lutte contre les déterminismes sociaux»², qui résultent de la grande sélectivité du système suisse de formation.

Mais malgré cette volonté, concrétisée par les conditions d'accès aux examens préalables les plus ouvertes des universités suisses, il s'avère que dix filières de bachelor

sur quatorze avaient déjà des examens d'entrée (seules droit, médecine, sciences forensiques et sciences pharmaceutiques n'en disposaient pas³).

Dès le 1er janvier 2015, quatre facultés sur les sept que compte l'Unil se verront ainsi obligées de durcir leur réglementation actuelle, puisqu'elles étaient ouvertes aux personnes n'ayant pas de formation gymnasiale ou professionnelle de trois ans, ce qui ne sera plus le cas.

A l'Unil, la circulation des idées est désormais limitée

Cette harmonisation des règles d'admission censée étendre l'accès à l'Unil pour les personnes aux parcours plus sinueux ne doit pas se

faire au détriment de certains membres de cette catégorie.

A l'Unil, la circulation des idées est désormais limitée et les critères d'accès aux examens préalables plus sélectifs. Au final, force est de constater que les implications de ces réglementations vont à l'encontre d'une vision axée sur l'ouverture, pourtant mise en avant dans le plan d'intentions de l'Unil. •

Noémie Desmeules

1. Plan d'intentions 2012-2016 de l'Unil, p. 25.

2. *Ibid.*

3. Brochure *Sans matu 2014. Vos accès à l'Unil.*

Brèves FAE

Nouvelle composition de l'AD 2014-2015

La prochaine Assemblée des Délégué-e-s de la FAE se tiendra le mardi 28 octobre. Une moitié de l'Assemblée est composée de représentant-e-s d'associations de faculté, l'autre est ouverte à tou-te-s les étudiant-e-s. Comme chaque année, un premier tirage au sort en septembre a désigné 23 étudiant-e-s, qui ont eu la possibilité de s'inscrire en cas d'intérêt. Tous les étudiant-e-s ont ensuite eu l'opportunité de s'inscrire pour les places restantes, un second tirage au sort étant prévu suivant le nombre de candidatures reçues, ce qui n'a pas été nécessaire. La prochaine assemblée sera donc l'occasion d'accueillir de nouvelles têtes, puisqu'elle marquera le début du mandat des nouveaux et nouvelles délégué-e-s. •

OM

Apéro des Associations

Comme d'accoutumée, le traditionnel Apéro des associations et des délégué-e-s s'est déroulé le lundi 20 octobre au Bureau de la FAE, dans une ambiance détendue et conviviale. Ce fut un réel plaisir d'échanger avec toutes les personnes présentes ce soir-là, sur des questions qui touchent de près ou de loin à la vie universitaire. Des sujets tels que l'initiative de l'UNES sur l'harmonisation du système d'attribution des bourses, la directive 5.4 sur l'affichage et les activités promotionnelles et le nouvel emplacement du Marché de l'Unil au Géopolis ont notamment été abordés au cours de la soirée. L'événement fut donc un succès (5 associations de faculté sur 10 présentes, soit environ une vingtaine de personnes) et la FAE se réjouit de le réitérer le semestre prochain. •

SB

CAV 2014

L'enquête «Comment Allez-Vous», organisée depuis 2006 en collaboration avec le service orientation et carrières (SOC) de l'Unil, se déroulera du 10 novembre au 5 décembre 2014. Pour rappel, celle-ci vise à mener une enquête téléphonique auprès de toutes les étudiant-e-s inscrits pour la première fois à l'université et poursuit comme objectif de faciliter leur intégration. Des étudiants de 3^e année de bachelor et de master réalisent l'enquête. Ce qui permet d'établir un réel lien par téléphone avec les étudiant-e-s débutant-e-s, car ces derniers/ères peuvent bénéficier des conseils éclairés d'étudiant-e-s avec un parcours avancé à l'Université. Celle-ci informe les étudiant-e-s sur les différents services et ressources à leur disposition sur le campus et permet également de déceler les éventuelles situations de détresse en les redirigeant vers les interlocuteurs/trices à même de les aider. •

SB

Initiative sur les bourses

Dès ce semestre, la FAE s'investit dans la campagne populaire pour l'initiative sur l'harmonisation du système de bourses d'étude en Suisse. Pour rappel, celle-ci a été déposée le 20 janvier 2012 par l'Union des étudiant-e-s de Suisse (UNES) et vise à harmoniser les critères d'octroi et les montants accordés pour les bourses. Et pour cause, il y a actuellement un véritable problème d'iniquité entre les cantons. Après avoir participé à la récolte des signatures, la FAE se charge désormais de mettre en place un comité de campagne dans le canton de Vaud afin de véhiculer ce message et promouvoir l'initiative. Toute personne intéressée à participer d'une manière ou d'une autre est la bienvenue lors d'une séance d'information fixée le 13 novembre 2014 à l'Anthropole, salle 3174. •

ND



Les damnées de la piste

Berlin, le 19 août 2009. L'athlète sud-africaine Caster Semenya, âgée de 18 ans à l'époque, remportait la finale du 800 m en 1'65"45", réalisant la meilleure performance de l'année.

Face à un tel exploit, l'on s'attendrait à des soupçons de dopage. Pourtant, les faits prouvent qu'on ne lui aura même pas laissé ce bénéfice du doute, les spéculations prirent immédiatement une tout autre dimension. En cause? Le corps de la coureuse semble trop musclé, sa voix paraît trop grave et son bassin, trop étroit. «Des doutes qui sont toujours en lien avec des morphologies qui ne répondent pas aux critères normatifs de la féminité attendue sur un terrain sportif», précise Anaïs Bohuon, maître de conférences en sciences du sport à l'Université Paris 8 et auteure du livre *Le test de féminité dans les compétitions sportives. Une histoire classée X?*. Soumise à un test de féminité qui révéla son intersexualité, le cas de la jeune femme place les instances de ce milieu dans le plus grand des embarras en relançant une problématique vieille de quarante ans: celle de légiférer sur le statut à attribuer aux personnes n'entrant pas dans la binarité catégorielle, fondement même du monde socio-culturel sportif.

De tests en tests

Jusqu'en 1968, toute femme voulant concourir au sein d'une compétition internationale devait obligatoirement se soumettre à un test gynécologique. Pratique jugée trop humiliante, elle fut remplacée par des tests génétiques pour détecter la présence d'un second chromosome X. Battus sur leur propre terrain, les médecins comprirent rapidement l'inanité d'un tel procédé, certaines personnes possédant des chromosomes XXY. A l'heure actuelle, c'est un test hormonal qui fait foi, un procédé qui est loin de fournir des données exactes aux dires de nombreux généticiens. Depuis 2000, seuls les cas considérés comme «douteux» peuvent être soumis à de telles investigations. Le mot reste



Caster Semenya suite à sa victoire aux championnats du monde de Berlin en 2009.

très évasif, à l'image des réponses pour définir la «vraie femme». De psychologiques à musculaires, la diversité des attributs avancés par les médecins pour dresser son portrait montre leur incapacité à fournir une réelle norme.

Un avantage androgène

Selon Anaïs Bohuon, «le problème est que le monde du sport a peur que la séparation sexuée soit remise en cause (...), à savoir que les femmes ne doivent pas aller plus vite, plus haut (...) que les hommes. Cette catégorisation doit absolument être maintenue, elle a fondé le sport.» Ceci sous prétexte d'égalité, nous dit-on.

Mais pourquoi un taux naturellement élevé de testostérone chez une femme serait-il plus un avantage physique que les 1.95m de Usain Bolt? Dès lors, on tente de trouver des solutions à un problème inexistant pour la sociologue: «Tous les sportifs et sportives de haut niveau présentent des avantages, qu'ils soient physiques, psychologiques ou mentaux.» Nous n'oserions prétendre que les instances sportives manqueraient de la logique adéquate pour saisir cela. A l'inverse, c'est bien cette conscience qui les embarrasse car elle vient redéfinir ce qui a été établi. Pour Anaïs Bohuon, les arguments égalitaires avancés pour légitimer les

tests frisent l'absurdité, surtout pour une activité où l'on demande à chacun de donner le meilleur de soi. De plus, «il n'y a pas de domaine social qui génère plus d'inégalités: sexuées, raciales et de classes. (...) Mais il y a une angoisse anthropologique et culturelle qui fait qu'il ne faut surtout pas que les femmes et les hommes se rapprochent dans leur morphologie ou autre.»

Ça va valser!

Le cas récent de la sprinteuse indienne Dutee Chand, faisant appel auprès du Tribunal arbitral du sport à Lausanne, risque de remettre quelques pendules à l'heure. En imposant des opérations arbitraires, le CIO se placerait-il au-dessus de la loi? «Cela risque de bouleverser le monde sportif car ils vont devoir rendre des comptes. (...) De quel droit légifèrent-ils un avantage plutôt qu'un autre?» questionne l'experte. Au final, la seule erreur de ces femmes aura été de posséder un (dés)avantage qui prouve au serpent qu'il se mord la queue, ce dernier préférant l'avalier jusqu'à l'asphyxie plutôt que de desserrer les mâchoires. •

Trois questions à...

... Pascale Blattner, journaliste sportive à la RTS.

La question du genre est-elle encore pertinente dans le milieu?

Elle l'est encore mais moins qu'avant et de façon insidieuse. On est toutes et tous sur un pied d'égalité à la base mais des différences demeurent. Le commentaire en direct reste plus difficilement accessible pour une femme par exemple alors qu'il n'y a pas de problème pour le résumé ou le reportage. Aussi, je m'occupe du patinage. La distribution des sports ne me semble pas anodine.

Que conseillerez-vous à une nouvelle collaboratrice qui débarquerait à la rédaction?

Je la féliciterais de ne pas avoir laissé cette voie de côté. En plus, vu qu'elle est moins prisée, il est plus facile de se démarquer. «Les sports» représentent donc une bonne opportunité de carrière. A chaque recrutement, mes collègues masculins déplorent le manque de candidatures féminines.

Qu'est-ce qui vous plaît particulièrement dans le journalisme sportif?

Le fait que les sujets ne soient, en principe, pas trop «délicats». Ils ne changent pas le monde, on n'a pas à parler de morts, à déranger quand on enquête. Le sport constitue surtout un divertissement. Il génère de la passion, de l'émotion et on peut s'y impliquer. Ce domaine m'a permis de faire de belles rencontres, grâce à des gens qui se laissent aisément aborder. J'apprécie aussi la variété qu'offre ce milieu. Le travail à la télé est très diversifié, de l'interview en bord de terrain au commentaire en plateau. •

Sur le campus

Événement	Lieu	Date
Rencontre dé-généré-e, organisée par l'Arsenic et <i>L'auditoire</i>	Théâtre de l'Arsenic	1 ^{er} novembre
<i>Translation and creativity</i>	Amphimax 414	6 novembre
Lutte contre la cybercriminalité	Internef 275	7 novembre
Ceci n'est pas un événement	DTC	30 février
<i>Investigating Journalism Practices: from media ethnography to media linguistics in the newsroom</i>	Amphimax 412/415	13 - 14 novembre
Le droit à l'oubli: du mythe à la réalité	Amphimax 410	20 novembre
Projection et table ronde autour de <i>L'Abri</i> , de Fernand Melgar	Internef 263	27 novembre
Remise du Prix de la Sorge et vernissage d' <i>Archipel</i>	Grange de Dorigny	2 décembre

En ville

Événement	Lieu	Date
Le professeur Rollin se rebiffe	Grenette - Vevey	29 octobre - 2 novembre
Plonk et Replonk: «Le trucage était un faux»	Maison du dessin de presse	30 octobre - 11 janvier
La night du musée: psyché	Musée de la Main	6 novembre
<i>Histoires de sexe</i> , cycle de conférence par la Société Vaudoise des Sciences Naturelles	Palais de Rumine, auditoire de zoologie	6 novembre - 17 novembre
<i>Manger seul</i> , de Fabrice Gorgerat	Théâtre de l'Arsenic	11 novembre - 19 novembre
A+B=X	Théâtre de l'Arsenic	13 novembre - 15 novembre
Le tour du propriétaire	Brasserie de Montbenon	14 novembre
Concert du Neko Light Orchestra	Cinéma Pathé Flon	16 novembre
<i>Tac. Tac.</i> par la Cie Nuna	Théâtre de l'Arsenic	27. novembre - 4 décembre
Les Urbaines	Lausanne	5-7 décembre
Méga teuf de la Saint Nicolas	Fribourg (il paraît)	6 décembre



Projection et table ronde autour de *L'Abri*, en présence du réalisateur
27 novembre, 17h30
Internef 263

Des visages familiers. Des hommes, des femmes et des enfants que l'on croise quotidiennement dans les rues lausannoises, mendiant ou cherchant un toit pour s'abriter. Dans son dernier film, *L'Abri*, le cinéaste humaniste Fernand Melgar aborde une question centrale et sur laquelle l'actualité n'ose fermer les yeux: celle de ces pauvres hères, des sans-abris, qui nous mettent impitoyablement face aux injustices de nos sociétés. Après la projection, *L'auditoire*, Cospol et Amnesty ont convié quatre personnalités pour débattre de la question: Fernand Melgar, Oscar Tosato, conseiller municipal lausannois, René Knüsel, professeur de sciences sociales à l'Unil, et Daniel Simecek, intendant de l'abri PC de la Vallée de la Jeunesse. •

QT



Festival Tous Écrans
6-13 novembre
Genève

Cette année, le plus eclectique des festivals consacrés à l'image en mouvement fête ses vingt ans! Cette édition festive proposera de découvrir en première suisse des films de tous horizons (le dernier Zhang Yimou) ou les premiers épisodes des grosses séries du moment (*The Strain*, *The Leftovers*), de vieux classiques (*Misery*), des documentaires consacrés aux grands cinéastes (Godard, Lynch), des conférences (notamment sur *l'oculus rift*) et même des projections spéciales en *drive-in*. De quoi satisfaire tous les amateurs d'écrans de toutes sortes. •

TD

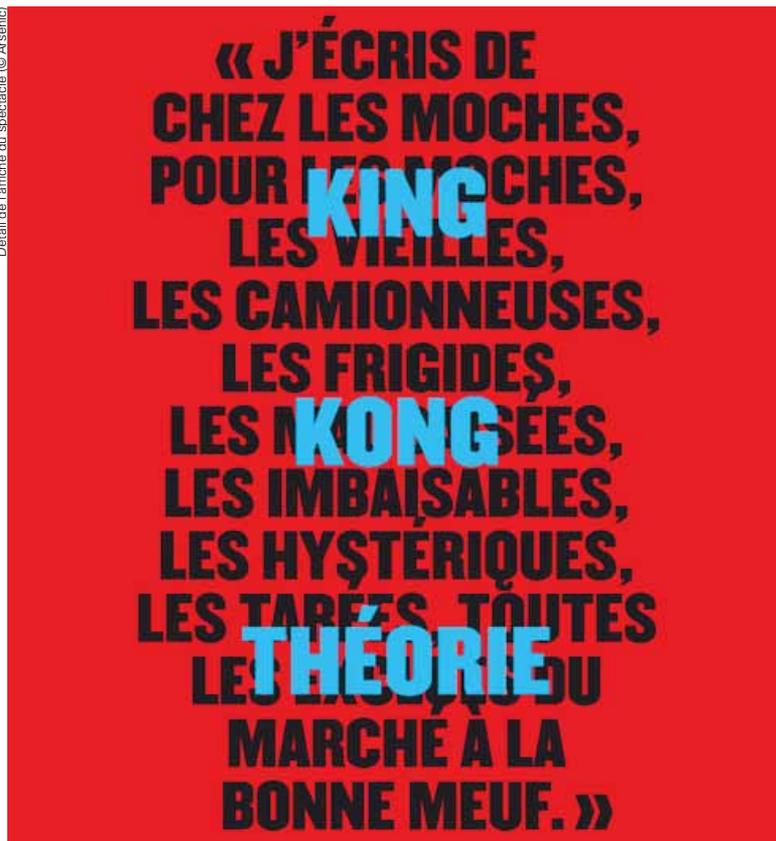


Emilie Charriot: «Il y a autant de féminismes que de femmes»

«Je t'encule ou tu m'encules?» Le simple titre du second chapitre de *King Kong Théorie*, essai-manifeste de Virginie Despentes, suffit à éveiller l'intérêt... *L'auditoire* a rencontré Emilie Charriot, qui adapte le fameux ouvrage à la scène avec la complicité de l'Arsenic.

Les renards des surfaces de Perrine Nalli, *Les filles du roi Lear* ou la véritable histoire de Rihanna de Marielle Pinsard, *Frühlingsopfer* du collectif She She Pop, et bien d'autres encore: en ce début de saison théâtrale, la notion de genre et les questions féministes semblent omniprésentes. Comme si, par une forme de hasard, les réflexions en gestation dans divers esprits avaient subitement porté leurs fruits de façon simultanée. *L'auditoire* est parti à la rencontre de l'une de ces têtes fertiles: Emilie Charriot. La jeune artiste adapte, pour sa première mise en scène, un célèbre ouvrage de Virginie Despentes.

Détail de l'affiche du spectacle © l'Arsenic



Comment est né le projet?

C'est un désir que j'ai eu il y a quatre ans, quand j'étais encore étudiante (à la Manufacture, n.d.l.r.) et que j'ai découvert *King Kong Théorie*. Une amie me l'a mis entre les mains au bon moment dans ma vie. Comme pour beaucoup de lecteurs, c'a été un choc, qui m'a tout de suite aidée à avancer. Qui m'a bouleversée, aussi: l'histoire de cette femme est assez incroyable. Immédiatement, en lisant le texte, j'ai voulu le mettre en scène. J'ai tout de suite pensé à Julia Perazzini. Je l'avais vue jouer mais je ne la connaissais pas personnellement. Donc je l'ai contactée il y a quatre ans déjà. C'était une évidence, un coup de cœur, à la fois pour le texte et pour la comédienne. Deux ans après j'ai rencontré Géraldine Chollet, et c'était pareil: une forme de coup de cœur sur sa personnalité, où je me suis dit «ça, ça doit aller dans Despentes»; sans l'expliquer intellectuellement. C'était vraiment un choix de l'ordre du besoin, de la nécessité. Alors je ne sais pas si c'est bien ou pas bien, mais j'aime bien écouter ce genre de choses. C'est pareil quand on tombe amoureux: c'est comme ça, ça nous tombe dessus.

Et l'adaptation est de toi?

Oui, mais je me suis fait aider par un

journaliste qui a fait des études genre à la fac, et je me suis entourée d'une assistante et d'une réalisatrice. Et les comédiennes elles-mêmes ont leur mot à dire. J'ai fait une présélection par rapport à ce que je veux raconter avec ce spectacle, c'est-à-dire l'expérience de cette femme et son trajet de vie. Ce qu'elle a fait des événements qui lui sont arrivés.

Quel a été ton parti pris pour le décor?

Plateau nu: on aura juste ces corps seuls sur le grand plateau de l'Arsenic. Je travaille avec un créateur lumière, et c'est vraiment ça qui va animer l'espace. C'est un choix de ma part, volontairement radical. Pour raconter l'individu au mieux et pour mettre l'accent uniquement là-dessus.

Il y a une volonté de détruire les clichés sur le féminisme, derrière ta mise en scène?

Oui, parce que c'est ça le gros problème: cet a priori négatif. Tout de suite, si on parle de féminisme, c'est chiant. C'est le sujet lourd sur lequel on va s'engueuler en fin de soirée. Je suis toujours blessée et choquée devant les femmes qui s'affirment comme antiféministes. Pour moi il y a quelque chose d'un peu absurde là-dedans. Personnellement je me positionne clairement en tant que féministe, par l'acte de mettre en scène ce texte et parce que Despentes m'a ouverte à cette pensée, mais aussi comme *de fait*. Je me pose beaucoup la question de savoir pourquoi c'est considéré comme chiant, pourquoi il y a cette connotation.

Alors que c'est un combat qu'on peut mener avec le sourire, et aux côtés des hommes. Despentes fait partie des féministes libératrices, autant pour les femmes que pour les hommes, qui ont bien évidemment la même assignation à la masculinité, à la virilité, que nous à la féminité. C'est ça qui est intéressant dans le texte aussi. C'est le même combat, il ne faut pas se tromper d'ennemi. Pour moi le féminisme doit vraiment être un positionnement individuel: il y a autant de féminismes que de femmes. C'est ça qui m'intéresse.

Tu dirais que c'est une pièce féministe?

Ce n'est pas un spectacle sur le féminisme. Ça en parle forcément puisque c'est une figure féministe forte. Mais c'est un spectacle sur un trajet de vie, sur une femme à qui il arrive des choses dramatiquement assez ordinaires, et qui en fait quelque chose de fort, qui s'accroche à tout ce qu'elle peut, à tout ce qu'elle trouve pour se sortir de ça. Et qui s'en sort. Il y a beaucoup d'espoir chez Despentes.

C'est un peu le thème de l'année...

C'est vrai, c'est drôle. Il y a quelque chose qui s'est passé dans le théâtre. Et en tant que Française je peux le dire: on avait un vrai problème au niveau de la direction des théâtres, des écoles, de tout ce qui était public, parce que c'est vraiment un milieu machiste. C'était dirigé à 90% par des hommes. Et puis il y a eu Aurélie Fillipetti, qui a instauré une forme de discrimination positive. Il fallait sans doute passer par là. Plein de femmes ont pris la tête de scènes nationales ou d'écoles. Donc je crois qu'il y a une prise de conscience qui se fait à ce niveau. •

Propos recueillis par Séverine Chave



Interview complète sur
www.auditoire.ch/223

Métiers d'art du terroir

Sur les planches lausannoises

Etre comédien ne semble être réalisable que dans les films ou les rêves les plus fous. Néanmoins, avec un peu d'ambition, beaucoup de passion, du travail et de la bonne volonté, le rêve peut devenir réalité. Tiphany Bovay-Klameth, Lausannoise devenue comédienne par amour du jeu, en est la preuve.

Les chemins qui mènent au métier de comédien sont divers et variés: entre un apprentissage purement autodidacte, une pratique amateur qui devient professionnelle au fil du temps et des représentations, ou encore une des nombreuses écoles de théâtre existant à Lausanne, chacun y trouve son compte.

Il y a autant de cursus que de comédiens

Pour Tiphany Bovay-Klameth, la situation est vite résumée: «Il y a autant de cursus qu'il y a de comédiens». Tiphany a, elle, commencé à jouer alors qu'elle n'était qu'une enfant, pour ensuite multiplier les expériences se rattachant au théâtre (stages d'été, troupes diverses, improvisation, Ecole Diggelmann et école préparatoire à Genève), et terminer sa formation à la Manufacture, la Haute Ecole de théâtre de Suisse romande, dans laquelle elle a été admise en 2004 pour y suivre une formation de trois ans. La comédienne n'a donc jamais délaissé sa passion pour le théâtre, ni même Lausanne, sa ville d'origine et celle dans laquelle elle a grandi. Bien qu'elle ait joué en France (où elle a travaillé pendant près de trois ans), en Espagne, au Portugal ou encore en Italie, elle a toujours tenu à garder sa vie en Suisse. En effet, d'après elle, il n'est pas plus difficile de devenir comédien ou comédienne en Suisse, malgré les a priori possibles: «Lausanne est une ville qui offre beaucoup de possibilités culturelles – une multitude de cours, plus de six théâtres et deux écoles professionnelles –, ce qui est une chance et une stimulation évidente pour ceux qui souhaitent faire ce métier». A bon entendre.

Comédienne au quotidien

Au vu du nombre de projets artistiques qui émergent constamment à



Tiphany Bovay-Klameth dans *Les filles du Roi Lear* ou *la véritable histoire de Rihanna*, à l'Arsenic.

Lausanne et partout ailleurs, comédien semble un métier très diversifié et plutôt libre. En effet, il n'est pas nécessaire de se rattacher à une seule compagnie, ni même à un seul théâtre. Ainsi, Tiphany va «là où les spectacles sont achetés, en l'occurrence en Suisse romande et en France, la plupart du temps». En ce qui la concerne, elle travaille fréquemment avec François Gremaud et Michèle Gurtner, au sein du collectif Gremaud/Gurtner/Bovay qu'ils ont fondé tous les trois. Cette association a vu naître cinq spectacles durant ces cinq dernières années.

Malgré cela, le métier de comédien n'est pas tous les jours facile. En effet, Tiphany confie pouvoir vivre du théâtre, mais sans pour autant rouler sur l'or. «Le cinéma et la télévision paient mieux.» Qu'importe, après tout, puisqu'un métier qui nous passionne est bien plus enrichissant qu'un bon salaire. Et même si certaines tensions existent au sein de ce milieu, «Lausanne n'est pas un panier de

crabes». Tiphany se dit d'ailleurs épatée par le talent de ses collègues qu'elle a l'occasion de voir travailler, et entretient de bonnes relations avec la plupart d'entre eux.

Au programme

Tiphany dit apprécier particulièrement les spectacles qui lui proposent un univers qu'elle ne connaît pas, qui l'aident à regarder quelque chose différemment, qui l'étonnent et lui font du bien.

C'est ainsi que, à peine sortie des *Filles du roi Lear* ou *la véritable histoire de Rihanna* de Marielle Pinsard, et d'une création collective de Gremaud/Gurtner/Bovay intitulée *Western Dramedies*, elle se rend désormais à Paris, où elle jouera *Inventer de nouvelles erreurs* avec la compagnie Grand Magasin. Après cela, elle partira en tournée à Toulouse et à Bordeaux, avant de revenir créer un nouveau spectacle au Théâtre de l'Arsenic en décembre. Une vie bien rythmée, où il semble impossible de s'ennuyer. Et une affaire à suivre, donc.

Le bilan

Malgré les difficultés et les aléas de la vie de comédienne, Tiphany se dit «globalement satisfaite» de sa situation. Et bien entendu, un métier sans aucun point négatif n'existe pas.

Un métier qui nous passionne: plus enrichissant qu'un bon salaire

Elle incarne un exemple de réussite, et par là-même une preuve accomplie de la compatibilité entre profession et passion, lorsqu'on a le cran de se lancer et la motivation pour persévérer. Il s'agit de se soustraire du grand nombre de frileux qui préfèrent renoncer, par peur de l'échec. Et quand on lui parle des jeunes Lausannoises et Lausannois qui rêvent de devenir comédiens ou comédiennes, elle n'a qu'une chose à leur dire: «Faites vous plaisir.» •

Lauréane Badoux

Chroniques Deluxe

Musique, cinéma, littérature, bande dessinée, sites Internet... *L'auditoire* vous propose à chaque numéro de découvrir quelques perles rares. De la culture à consommer sans modération.

NYC, mode d'emploi

Pas de limite géographique ou temporelle pour cette chronique qui vous guidera si vous vous rendez à New York. Sait-on jamais.

Avant toute chose, munissez-vous d'un bagel et d'un café au lait (à l'eau, en réalité) pour 2 \$. Ça y est.

La skyline

Ellis Island a pour atout, en plus de son musée sur l'immigration, un point de vue remarquable sur Manhattan, et le ferry qui y mène permet d'admirer la statue de la Liberté. La promenade au sud du Brooklyn Bridge offre un bel aperçu sur la skyline et le pont.

Coins de nature

La High Line, ancienne ligne ferroviaire aérienne réaménagée en parc, est désormais un incontournable du quartier de Chelsea. Si l'on aime la tranquillité, il existe un équivalent de Central Park à Brooklyn, Prospect Park, ainsi qu'un grand musée similaire au Metropolitan.

Au sommet

Top of the Rock, en-haut du Rockefeller Center, constitue une attraction un peu moins chère et moins pénible que l'Empire State – la vue inclut ce dernier au sud et Central Park au nord. Pour une ascension vertigineuse à l'intérieur d'un building, prendre l'ascenseur en verre du Marriott Marquis, à Times Square, et traverser les grands halls.

Bourgeois bohème

Les quartiers de Williamsburg et Greenpoint recèlent de jolis petits cafés, restaurants, friperies, disquaires et salles de concert à bas prix. Y aller rapidement avant que Starbucks et Dunkin Donuts envahissent tout le périmètre.

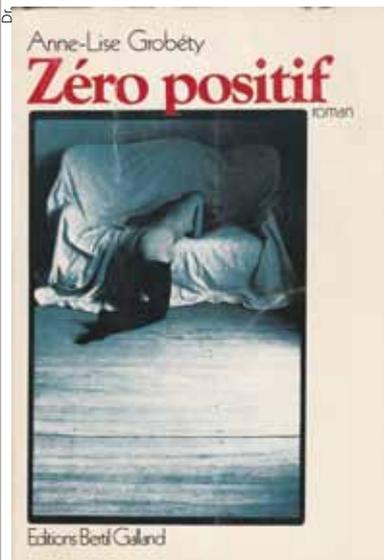
Art contemporain

Si vous allez au MoMA, gardez votre ticket pour accéder à la succursale contemporaine du musée, le PS1, dans le Queens. Le New Museum of Contemporary Art est d'une architecture épatante, avec un balcon panoramique au 5^{ème}. Enfin, faire le tour des galeries de Chelsea est très enrichissant et ne coûte pas un sou. •

Jeanne Guye

L'amour dégénéré

Cette année, *L'auditoire* dépoussière sa bibliothèque romande et vous présente les livres qui ont fait des remous dans le Léman. Aujourd'hui, Anne-Lise Grobéty, *Zéro positif* (1975).



Anne-Lise Grobéty n'avait pas vingt ans quand elle a écrit *Pour mourir en février* (1970), qui a emballé la critique et le public. *Zéro positif* est son deuxième roman, et il rue dans les brancards.

Laurence est mariée depuis sept ans à Jean-Marc, prof de littérature et violoncelliste. Elle est journaliste (à ses heures). Sa belle-mère «parle socialisme comme d'autres parlent français», son beau-père est avocat. Leurs amis ont des enfants avec lesquels ils discutent ouvertement de sexe; on est modernes. Laurence et Jean-Marc n'ont pas d'enfants. «Pourquoi est-ce que je devrais être une femme émancipée, hein ?» Quand elle lui dit qu'elle est triste, il répond que c'est hormonal.

On est en Suisse, où les femmes viennent tout juste d'obtenir le droit de vote. Laurence a derrière elle une longue enfance de petite fille sage: «Je passais des minutes angoissantes et humiliantes quand ma main descendue sur mon sexe lisse avait déclenché je ne sais quoi d'agréable dans ma tête». Elle se surprend parfois à ressembler à sa mère, qui évolue dans un «univers de petites serviettes vertes», et elle

se demande pourquoi, d'où ça lui vient – «quelle hérédité m'a marquée?».

Sans doute Laurence n'aime-t-elle plus Jean-Marc. Ne l'a-t-elle aimé que pour ses chats? C'est le mois de mars. «Il ne faut pas trop espérer du mois de mars.» Elle boit, seule, ça lui arrive.

En contrepoint de cette vie-là: un voyage à Amsterdam. Elle a annoncé très simplement à son mari qu'elle avait besoin d'un peu de vacances, quelques jours, et lui bien sûr l'y encourage, vas-y, ça te fera du bien. Il lui conseille le sud; ce sera Amsterdam. Elle n'y reste que quatre jours, mais le voyage, dans sa tête, se poursuit: la pluie, la cour de l'hôtel pourri, et cette infidélité qui a ou n'a pas eu lieu.

«Mais comment tout dire, quand on a déjà de la peine à dire, parce que les mots et les phrases sont des blocs de béton précontraints, durs, qu'il faut pétrir sous la langue pour qu'ils puissent enfin prendre la forme des lèvres pour sortir»? En même temps que Laurence se débat avec son vertige, Anne-Lise Grobéty se débat avec la langue, la triture sans façon. Elle décale les dialogues sur la page pour marquer physiquement la polyphonie, le plus souvent dissonante, entre Laurence et les autres. Dans les italiques, la narratrice dit et fait tout ce qu'elle ne dira ni ne fera peut-être jamais, et on se laisse agripper par cette écriture penchée, qui finit toujours par se heurter à l'hyperréalité des caractères romains: la pluie, la voiture en réparation, ah Amsterdam les Rembrandt les tulipes, et le bébé Laurence c'est pour quand. On est emprisonné avec elle dans «la chambre tuméfiée de désordre».

Fortement inscrites dans leur époque, ces pages révoltées ont gardé toute leur force poétique – peut-être parce qu'y coule «ce sang courant, commun, aucune originalité, zéro positif, vulgaire sang universel». •

Bruno Pellegrino

Aude et les garçons

Des textes, des auteurs, du bruit, de la musique; et le monde, autour.

Fort heureusement, Aude et son *boys band* sont plus doués pour écrire que pour inventer des noms d'événements. Et comme ils ne sont pas trop mauvais lecteurs non plus, *L'auditoire* vous invite vivement à assister à leur performance: à mi-chemin entre la lecture et la représentation théâtrale, les sept jeunes auteurs transmettent, hurlent, chantent, font vibrer leurs mots dans l'espace et l'esprit de leur public.



D'abord il y a Aude Seigne, auteure romande lauréate du Prix Nicolas Bouvier en 2011 pour son recueil *Chroniques de l'Occident nomade*. Et puis il y a les garçons: ils se nomment Alain Guerry, Nicolas Lambert, Bruno Pellegrino, Matthieu Ruf et Daniel Vuataz. Sous forme d'une conférence qui part rapidement en sucette, ils donnent une forme inattendue à des écrits bourrés de vie et de senteurs exotiques. A les entendre, il semblerait qu'ils aient fait le tour du monde, plusieurs fois. Des rivages de la Patagonie à Antananarivo en passant par les cascades de Kuang Si et leurs célèbres Tuk Tuk, leurs textes ont aussi des relents de gares et d'aéroports. Parfois, ils sont dans le coin, alors autant en profiter. Par exemple le 27 novembre au Bourg à Lausanne, et le 3 décembre au Théâtre du Passage à Neuchâtel. •

Séverine Chave



Envoyez vos réponses à redaction@auditoire.ch ou répondez sur les réseaux sociaux avec le hashtag #sondageLauditoire:

«Faut-il instaurer un troisième genre sur les cartes d'identité?»

A propos de notre dernier numéro

«[...] Et finalement critique hors sujet, car on apprend de la critique (hors sujet): j'ai adoré la chronique satirique de Quentin Tonnerre, la citation de Desproges et la dernière moitié m'ont bien fait rire. Hélas, le début est assez longuet et je sais pas s'il plairait aux personnes concernées, même sous couvert de satire. Attention pour les prochaines chroniques! On peut rire de tout, mais p'tet pas avec tout le monde =) Et en ces temps de crise Ebola, dire que les

Africains n'ont pas à se plaindre car ils votent pas, n'est pas forcément du goût de toutes les populations.»

Un lecteur en réaction au n°222

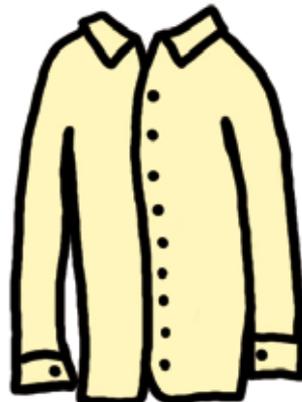
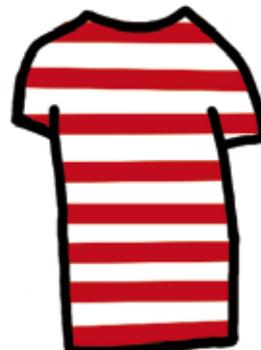
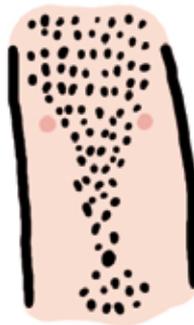
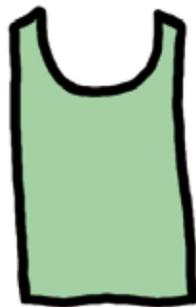
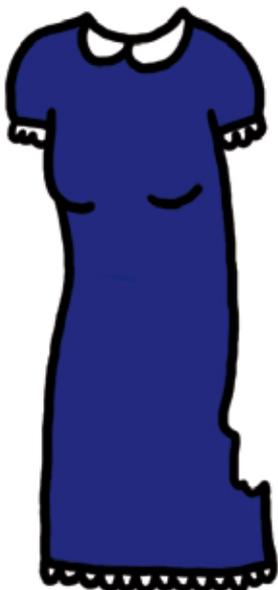
Au sujet de la conférence sur les droits politiques et la démocratie avec Antoine Chollet et Etienne Chouard

«C'est au tour du journal de l'Unil l'Auditoire de tomber naïvement dans le piège [des missionnaires soraliens]. La conférence en question – annoncée

sur le site de la section suisse d'Egalité et Réconciliation) – s'est tenue au sein même de l'Université de Lausanne. [...] Et cela en faisant acte d'un populisme posant toute volonté d'être contre cette conférence comme une prise de position relevant d'une censure élitiste qui reviendrait «à supposer que les gens ne sont pas aptes à juger par eux-mêmes et faire preuve d'esprit critique» – sophisme faisant de la critique de ce débat une insulte au public même, on appréciera la manipulation de l'Edito. [...] Autrement dit, sous couvert de la défense de principes

démocratiques, et pour éviter d'avoir à prendre une décision (le refus) qui aurait mené trop de personnes à devoir se forger un avis assumant son ancrage politique inévitable, il s'agit ici, pour eux, d'interdire le débat sur le débat afin d'empêcher toute discussion qui mènerait à révéler aux organisateurs-trices leur malheureux statut de dupes, énièmes victimes de leurs bonnes volontés, bien innocentes et aisément trompées par des enjeux qui les dépassent et/ou qu'ils/elles refusaient d'assumer.»

Article paru sur la-zone.ch (08.10)



Tout dans la tête, rien dans les mains

Chien méchant
méchant



Suite à l'article «Des politiciens veulent faire bosser les étudiants» (20 minutes, 9.9.14), dans lequel Hans-Peter Portmann dénonçait la tendance des étudiants préférant, selon lui, «traîner à la piscine au lieu d'accumuler de l'expérience pratique sur le marché du travail», un lecteur s'est joint à sa cause. Nous publions son courrier.

«Aux branleurs des unis,

L'autre matin, j'regardais les bons vieux titres de 20 minutes sur mon natel (payé avec le salaire que j'me tue à gagner, moi!), j'avais plus d'acouet à cause d'la tiède et ça m'a requinqué de lire Hans-Peter Portmann et d'autres bons types dire tout haut ce que tout l'monde pense tout bas sur les étudiants qui connaissent rien du travail. Enfin quelqu'un qui dénonce ces glandus qui font qu'taguenasser, roupiller et s'torcher la gueule à la piscine. Moi, avec tout c'que j'ai bossé, j'ai une floppée d'rhumatismes et j'dois aller faire tremette à la gouille municipale pour soulager mon dos. J'suis à chaque fois emmerdé par toute une bande d'jeunes cons qui s'envoient des godets remplis de j'sais-pas-quelle-miauffe en poussant des bouillées à répétition. Quand j'vous dis que ces feignasses d'étudiants ont quasiment pas d'cours et passent tout leur temps à les courber. C'est bien beau, leurs abdos, mais c'est pas ça qui f'ra bouillir la marmite.

Faut bien que j'travaille pour gagner ma croûte, alors que c'te bande de fils à papa s'la coule douce à la piscine avec les subventions de l'Etat grâce à NOS impôts! Le contribuable a pas à financer les beuveries de ces bofiauds, alors qu'y pourraient rentabiliser leur temps libre en servant d'manoillons dans des kiosques. Les jeunes pourris-gâtés en Orgasmus - genre "L'Auberge Portugaise"- en sont l'meilleur exemple! Qu'on nous fasse pas gober qu'y font autre chose que d'glander à la plage quand y partent à Perpète-les-Oies à nos frais. Et après, on s'demande d'où vient le trou dans l'AVS, avec tout c'blé jeté dans la piscine... Moi j'ai toujours trimé dur, qu'on s'le dise!

Si leurs topios d'parents sont d'accord d'les laisser gaspiller leur deuxième pilier jusqu'à leurs 30 ans, tant pis pour eux. Moi, mon fils Kévin a commencé sa formation d'agent d'entretien d'la voirie à ses 16 ans juste après l'école obligatoire, et à ses 19 il a eu son CFC: finies, les études et la piscine! Pareil pour ma fille Océane, en apprentissage d'employée de commerce, qui finit l'année prochaine et recevra un salaire, contrairement à ces boulets d'étudiants qui restent au moins



«De bleu, ces topios qui font rien que d'niaiser à la gouille municipale, moi ça m'les brise menu menu.»

quinze ans aux crochets d'la société. Elle sera une chîée plus utile et, en plus, la pauvre, elle va même cotiser. Alors que t'en as, en médecine par exemple, qui commencent à payer des impôts à 30 ans et s'arrêtent à 60. Et vas-y que j'te prends une année sabbatique, parce que "j'suis un peu surmené", et que j'niousse parce que j'ai seulement 6 mois de vacances par année pour aller à la piscine, et que j'pars chez les Angliches pour apprendre leur langue, alors qu'on s'en sort pas si mal dans l'Gros-de-Vaud.

Et c'est pas comme s'y foutaient rien juste pendant 5 ou 6 ans et qu'y commençaient enfin à bosser après: comme c'est qu'des bracaillons pas tant vigousses, on doit encore leur apprendre la manioille parce qu'y savent pas grand chose, à part analyser d'vieux machins et faire des calculs à la con (y a des calculettes pour ça, à ce que j'sache). Heureusement qu'on peut les exploiter un moment quand y font leurs stages, ça nous permet d'récupérer un peu du fric qu'on a perdu dans la subvention d'leurs bêtises. Paraît qu'y a toute une discussion d'nos jours pour savoir si faudrait mettre un peu plus de pratique dans leurs cours, plutôt que d'leur bourrer le mou de théories à la mords-moi-le-noeud (tenez-vous bien, les

fegnoles seraient capables de capter l'économie aussi bien que les gars, ou bien, encore plus drôle, qu'on devrait les payer comme des bonhommes!). Eh ben moi j'propose qu'on supprime simplement les unis, pas besoin d'livres pour apprendre à passer la panosse ou monter une armoire TopTip. Moi, ma femme, elle m'fait un papet du tonnerre, alors qu'elle a pas fini l'primaire.

Ces universitaires, y sont dans les hautes sphères, mais y z'ont aucune idée de ce qui s'passe vraiment ici-bas. Ça étudie la biologie et c'est même pas capable de traire une génisse. Ça fout jamais les mains dans la beuse. Et pis surtout ça passe son temps à batoiller autour d'un buffet sans jamais s'retrousser les manches une bonne fois, là.

Si on était sérieux deux minutes, on supprimerait ces unis, c'est qu'des gouffres à fric et des repaires d'organiseurs de bringues. Moins d'frais, moins d'jeunes qui s'prennent des canfrées, moins d'branleurs intellos gauchistes, moins d'problèmes! Et plus de cotis pour financer ma retraite à moi. Tétcheu!» •

Jean Némard